

universitas

DAS MAGAZIN DER UNIVERSITÄT FREIBURG, SCHWEIZ | LE MAGAZINE DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG, SUISSE

03 | 2024

Une vie où riment science et danse 8
Mady Perriard, directrice de La Planche

Au-delà des barreaux 46
Repenser la prison

Schlafen Sie gut? 58
Experte Björn Rasch zu Mythen und Fakten



UNI
FR

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

Sexe

In Kunst, Literatur und bei Fliegen

Dès le 21 mars,
universitas vous
attend au **FIFF**
avec un dossier
consacré au cinéma.

Ab dem 21. März
finden Sie **universitas**
am **FIFF** – mit einem
Themendossier rund
um das Kino.

39
fiff

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM
DE FRIBOURG

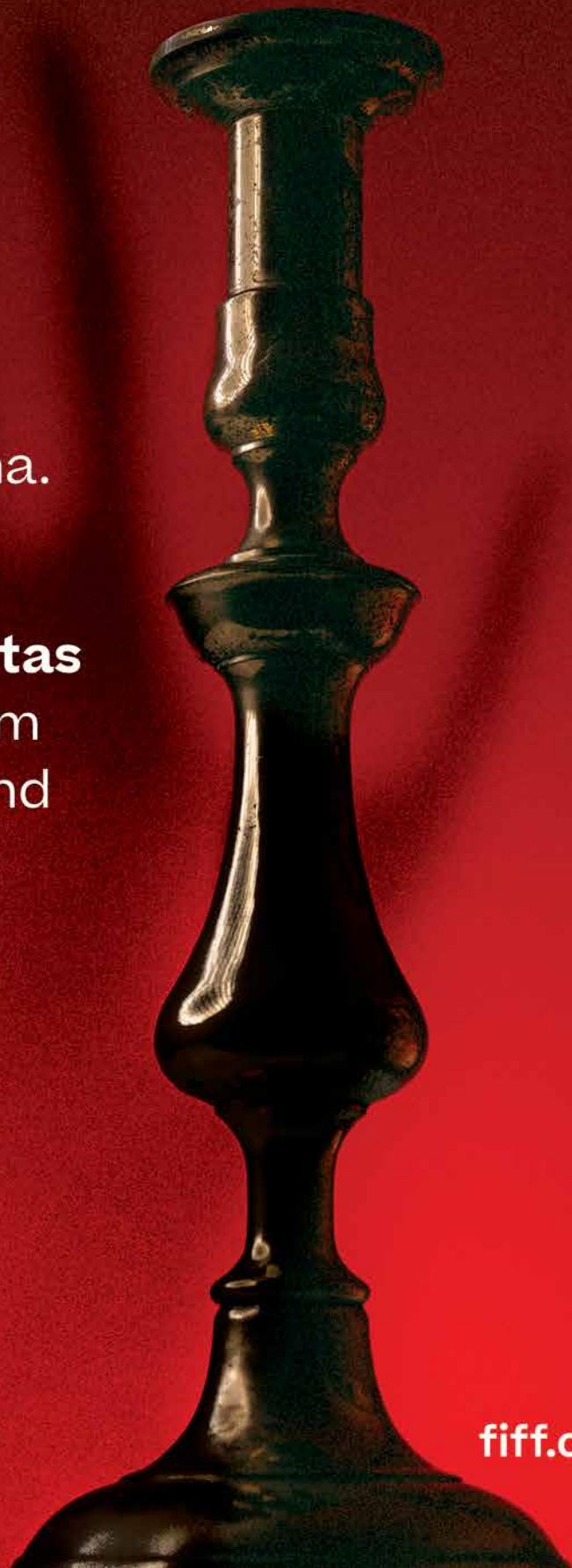
21 – 30.03.2025

En partenariat avec
In Partnerschaft mit

**UNI
FR**
■

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

fiff.ch



Impressum

universitas

Das Wissenschaftsmagazin
der Universität Freiburg
Le magazine scientifique
de l'Université de Fribourg

Herausgeberin | Editrice

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
www.unifr.ch/unicom

Chefredaktion | Rédaction en chef

Claudia Brühlhart | claudia.bruehart@unifr.ch
Farida Khali (Stv./adj.) | farida.khali@unifr.ch

Art Direction

Daniel Wynistorf | daniel.wynistorf@unifr.ch

Adresse

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
Avenue de l'Europe 20, 1700 Freiburg
www.unifr.ch

Online | En ligne

www.unifr.ch/universitas

Autor_innen | Auteur-e-s

Lovis Noah Cassaris | lovis.cassaris@unifr.ch
Christian Doninelli | christian.doninelli@unifr.ch
Matthias Fasel | matthiasfasel@hotmail.com
Pierre Jenny | pierrejenny@bluewin.ch
Pierre Koestinger | pkoestinger@gmail.com
Patricia Michaud | info@patricia-michaud.ch
Kristell Moullec | kristell.moullec@outlook.com
Sophie Roulin | info@sophieroulin.ch
Ori Schipper | ori_schipper@sunrise.ch

Titelbild | Image de couverture

Jacqueline Esseiva, Homme endormi, 1925–1938

Illustrationen Dossier | Illustrations du dossier

Museum für Kunst und Geschichte Freiburg
Musée d'art et d'histoire Fribourg

Fotos | Photos

Christian Doninelli | christian.doninelli@unifr.ch
Jessica Genoud | info@jessicagenoud.com
Stéphane Schmutz | info@stemutz.com
Getty Images | gettyimages.com

Sekretariat | Secrétariat

Marie-Claude Clément | marie-claude.clement@unifr.ch

Druck | Impression

Canisius SA, Avenue Beaugard 3, CH-1700 Fribourg

Auflage | Tirage

9'000 Exemplare | dreimal jährlich
9'000 exemplaires | trois fois par année

ISSN 1663 8026

Alle Rechte vorbehalten.

Nachdruck nur mit Genehmigung der Redaktion.

Tous droits réservés.

La réimpression n'est autorisée qu'avec l'accord de la rédaction.

Die nächste Ausgabe erscheint im März 2025.

La prochaine édition paraîtra en mars 2025.

Die in dieser Publikation zum Ausdruck gebrachten Meinungen
entsprechen nicht zwangsläufig der Haltung der Unifr.

Les opinions exprimées dans les articles d'*universitas* ne
reflètent pas forcément celles de la rédaction.

Edito

Il est celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom sous
peine de sentir magiquement changer l'atmosphère:
un œil qui frise, une expression qui se fige, une moue
désapprobatrice ou carrément une blague salace qui,
à défaut de détendre l'atmosphère, essaie vainement de
faire croire à celle ou celui qui la lance qu'il ou elle est
très à l'aise avec le sujet.

Paradoxalement étalé partout sur nos murs physiques
comme virtuels, le sexe – et ses déclinaison la sexualité,
la sensualité, voire aussi la pornographie – est pourtant
un des derniers bastions de l'intime. A l'heure où nous
étalons nos vies à tous vents, avec qui en parler et comment
reste une gageure pour la plupart d'entre nous. Votre
magazine *universitas* a choisi pour ce numéro de lever un
voile – ne vous inquiétez pas scientifique, analytique et
culturel – sur la façon dont nos chercheuses et chercheurs
s'approprient le sujet.

Et si en parler ouvertement questionne, irrite, étonne,
déclenche le rire ou la nervosité, imaginez la gageure de
l'illustrer. Comment sortir du cliché, éviter la vulgarité,
l'humour mal placé ou mal compris? L'art ici nous rappelle
que le sexe est au cœur de nos vies et de nos envies.
Qu'on le cache ou qu'on l'exhibe, il est «L'Origine du monde».
Depuis toujours, les artistes l'ont peint, illustré, raconté
au travers d'œuvres qui interrogent l'intemporel, le tabou
et la morale. C'est pourquoi nous remercions le Musée
d'art et d'histoire de Fribourg (MAHF) de nous avoir
accompagnés dans la sélection des tableaux qui illustrent
ce numéro et qui, tous, sont issus de leurs collections.
Merci en particulier à Ivan Mariano, le directeur du musée
et sa collaboratrice Adeline Favre d'avoir partagé ces
trésors avec nous et maintenant avec vous.

Les textes que nous vous proposons ici racontent,
analysent, décodent... Mais, nous l'espérons, n'enlèvent
rien au plaisir... de la lecture!

Très cordialement,
Farida Khali

**UNI
FR**
■

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

Inhalt | Sommaire

News

6 **Neue *Doctores honoris causa* der Unifr**

In feierlichem Rahmen hat die Universität Freiburg fünf Ehrendoktorwürden verliehen

Portrait

8 **La science de la danse**

La passion de Mady Perriard: transmettre la danse comme art de vivre dans le mouvement

10 Dossier

Sexe

12 **«Il aurait été étrange que la littérature ne s'intéresse pas au sexe»**

De l'élegie antique à la *new romance*, quelle place occupe le sexe dans la littérature?

17 **Kein Tabuthema mehr**

Auch Menschen mit Behinderungen sollen Sex haben dürfen

19 **Plaisir sous contrôle**

Entre militantisme et morale: les deux facettes des centres de conseils sexuels

22 **L'enjeu de l'interdiction des thérapies de conversion**

Le droit à la santé sexuelle au centre du débat

26 **Sexe avec le diable**

Une idée reçue qui condamnait à mort

29 **Fliegensex**

Wenn Fliegen hinter Fliegen fliegen...

31 **Verfangen in Verboten**

Zwei Theologen sprechen über Sexualität und Kirche

35 **Sexualités et normes: qui influence qui?**

Au-delà de l'intimité, la sexualité se construit aussi dans un contexte social

38 **Queere Nonnen mit einer Mission**

Die Schwestern der Perpetuellen Indulgenz sorgen für Safer-Sex und Aufklärung

41 **Some fuck and others get fucked**

Auch Heteros können queer sein

43 **Les ados face à leur sexualité**

Pas de changement dans la pratique, mais une évolution dans les sources d'informations





Deux femmes – Roger Bohnenblust 1975 | ©MAHF / Francesco Ragusa



- Interview**
46 **Prison: vraiment la bonne réponse?**
Un système paradoxal: enfermer pour mieux réinsérer
- Forschung & Lehre**
50 **Hoffnung aus der Tiefe**
Ein Bohrloch in der äthiopischen Wüste soll neue wissenschaftliche Erkenntnisse und gleichzeitig Trinkwasser und Energie für die Bevölkerung liefern
- Recherche & Enseignement**
54 **Des béquilles visuelles pour la mémoire**
Des stratégies «à l'œil» pour améliorer sa mémoire de travail
- Forschung & Lehre**
58 **Von Lerchen und Nachtulen**
Schlafexperte Björn Rasch räumt auf mit Mythen und plädiert für einen entspannteren Umgang mit Schlaf
- People & News**
61 **Namen und Auszeichnungen**
Was gibt's Neues an der Unifr?
- Red & Antwort**
62 **Anna Jobin**
Chargée de cours, Service de didactique et compétences numériques et Maître-assistante, Département d'informatique



online | en ligne
www.unifr.ch/universitas

Neue *Doctores honoris causa* der Unifr



Von links nach rechts: Dr. h.c. **Günter M. Ziegler** vor Ulrich Ultes-Nitsche, Dekan der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät; Dr. h.c. **Klaus R. Scherer** vor Dominik Schöbi, Dekan der Philosophischen Fakultät; Dr. h.c. **Natali Helberger** vor Dirk Morschett, Dekan der Wirtschafts- und Sozialwissenschaftlichen Fakultät; Dr. h.c. **Alexandre Fasel** vor Jacques Dubey, Dekan der Rechtswissenschaftlichen Fakultät; Dr. h.c. **Irene Gassmann** vor Joachim Negel, Dekan der Theologischen Fakultät.

Mehr dazu auf: unifr.ch/news/de



La science de la danse

Les sciences coulent dans ses veines. Pourtant, après des études de botanique, de zoologie, de chimie et de géographie à l'Unifr, Mady Perriard a décidé de faire de la danse son métier. Cette année, l'école qu'elle a fondée en Basse-Ville de Fribourg fête ses cinquante ans. **Patricia Michaud**

«Vous êtes Patricia?» La question vient de l'encadrure d'une fenêtre. Une minute plus tard, lorsqu'elle ouvre la porte de son appartement, Mady Perriard explique sur un ton enjoué: «Ma fenêtre, c'est mon cinéma». Alors que, pour se divertir, de nombreuses personnes regardent des films sur les médias sociaux, la septuagénaire observe les gens dans la rue.

Des films sur les médias sociaux, celle qui a fondé il y a 50 ans l'école de danse La Planche ne pourrait de toute façon pas en regarder: elle fait partie de ces irréductibles Helvètes à qui les mots «téléphone portable», «ordinateur» ou «Internet» donnent de l'urticaire. Comment la journaliste enverra-t-elle son article à relire à son interlocutrice avant publication? «Par la Poste, pardi!», lui répond Mady avant de se diriger vers la cuisine pour préparer des cafés. Malgré une légère boiterie – «figurez-vous qu'il y a quelques mois, je me suis fracturé la rotule... en m'encoblant sur la canne d'un malvoyant» –, elle a le pas à la fois gracieux et énergique d'une danseuse.

Têtue comme une mule

Tout en suivant des yeux le liquide fumant qui s'écoule dans les tasses, Mady Perriard pousse plus loin ses réflexions sur la déconnexion digitale. «Aujourd'hui, de plus en plus de services sont fournis uniquement en ligne. Pour rester sur le thème de la Poste: il devient difficile d'acheter des timbres. Idem pour la banque, les formulaires officiels, etc.» Attention, qu'on ne la prenne pas trop vite pour une «vieille râleuse réfractaire au changement». Ce que cette Fribourgeoise d'adoption n'apprécie pas, «c'est le fait qu'on veuille nous mettre dans de petites boîtes étroites». Selon elle, «la société prône l'inclusivité, mais fait tout le contraire». Or, les petites boîtes étroites, elle n'aime pas du tout ça, celle qui a grandi dans une famille «très

ouverte, où l'on ne nous bourrait pas le crâne de clichés à mes deux frères et moi».

La native de Sion – qui a déménagé à Fribourg à la fin de l'adolescence lorsque son père y a obtenu le poste de chimiste cantonal – admet volontiers que sa cyber-résistance découle aussi de son caractère: «Je suis une vraie tête de mule!» Elle donne l'exemple de la mésaventure ayant provoqué sa fracture: «Après ma chute, malgré la douleur, j'ai fait mes courses comme prévu, puis j'ai essayé de rentrer chez moi à pied. Autant vous dire que je ne suis pas allée très loin...»

L'exception qui confirme la règle

Un caractère têtue, ou du moins très déterminé, il n'en faut pas moins pour lancer – à 24 ans seulement – sa propre école de danse. Surtout lorsqu'on a les deux pieds – «plats qui plus est» – dans une famille résolument orientée vers les sciences. «Je vous ai dit tout à l'heure que mes parents étaient très ouverts d'esprit. Il y a eu une seule exception: mon père ne voyait pas d'un bon œil le fait que je veuille faire de la danse mon métier». Or, la danse, Mady la pratiquait intensivement depuis l'âge de 10 ans. Classique tout d'abord, puis néo-classique, moderne et jazz.

Face aux arguments paternels, la jeune femme s'incline, du moins provisoirement. Elle s'inscrit à l'Université de Fribourg dans le but de se former à l'enseignement secondaire. Au programme: matières scientifiques, bien sûr! «L'Unifr était en pleine restructuration, donc nous étions assez libres dans le choix des matières». Pour Mady, ce sera la botanique, la zoologie, la chimie et la géographie. Une fois son diplôme en poche, elle enseigne quelques années à Morat. Durant son temps libre, elle continue à danser, danser, danser. Et à remplacer ponctuellement sa professeure, Erika Gerlach.

C'est au décès de cette dernière que Mady Perriard prend une grande décision:

faire de sa passion son métier à plein temps. Elle trouve un local en Basse-Ville de Fribourg, commence à y donner des cours de danse tout en poursuivant une formation professionnelle en parallèle. «Mes études universitaires m'ont beaucoup aidées: la zoologie pour les questions d'anatomie, la géographie pour la gestion de l'espace et bien sûr la pédagogie». Elle tient vraiment à préciser qu'art et sciences ne sont pas antinomiques. «J'ai plutôt un esprit cartésien, comme de nombreux autres danseurs et chorégraphes rencontrés tout au long de ma carrière».

Faire danser

Au cours de son demi-siècle d'existence, l'école La Planche – qui, en 1992, a déménagé dans ses locaux actuels du quartier de la Neuveville – n'a cessé d'étoffer son offre. Aujourd'hui, on peut s'y initier aussi bien au hip-hop qu'au jazz, au classique qu'à l'afro-contemporain. La seule constante, c'est Mady Perriard elle-même. A bientôt 75 ans, la fondatrice – et désormais co-directrice, aux côtés de Nathalie Favre-Pandur – figure toujours dans la liste des professeures. «Même si, actuellement, je suis plutôt au bord de la piste de danse qu'en plein milieu», plaisante-t-elle.

Redevenant sérieuse, elle commente: «De toute façon, j'ai toujours davantage aimé enseigner, faire danser. Je ne me suis jamais rêvée en danseuse étoile». L'objectif qui a sous-tendu ses efforts au fil des ans? «La transmission de cet art de vivre dans le mouvement». Pour Mady, la danse n'est rien de plus qu'un langage corporel. «Depuis ma fenêtre, j'aime voir bouger les gens dans la rue, essayer de deviner leur humeur sur cette base».

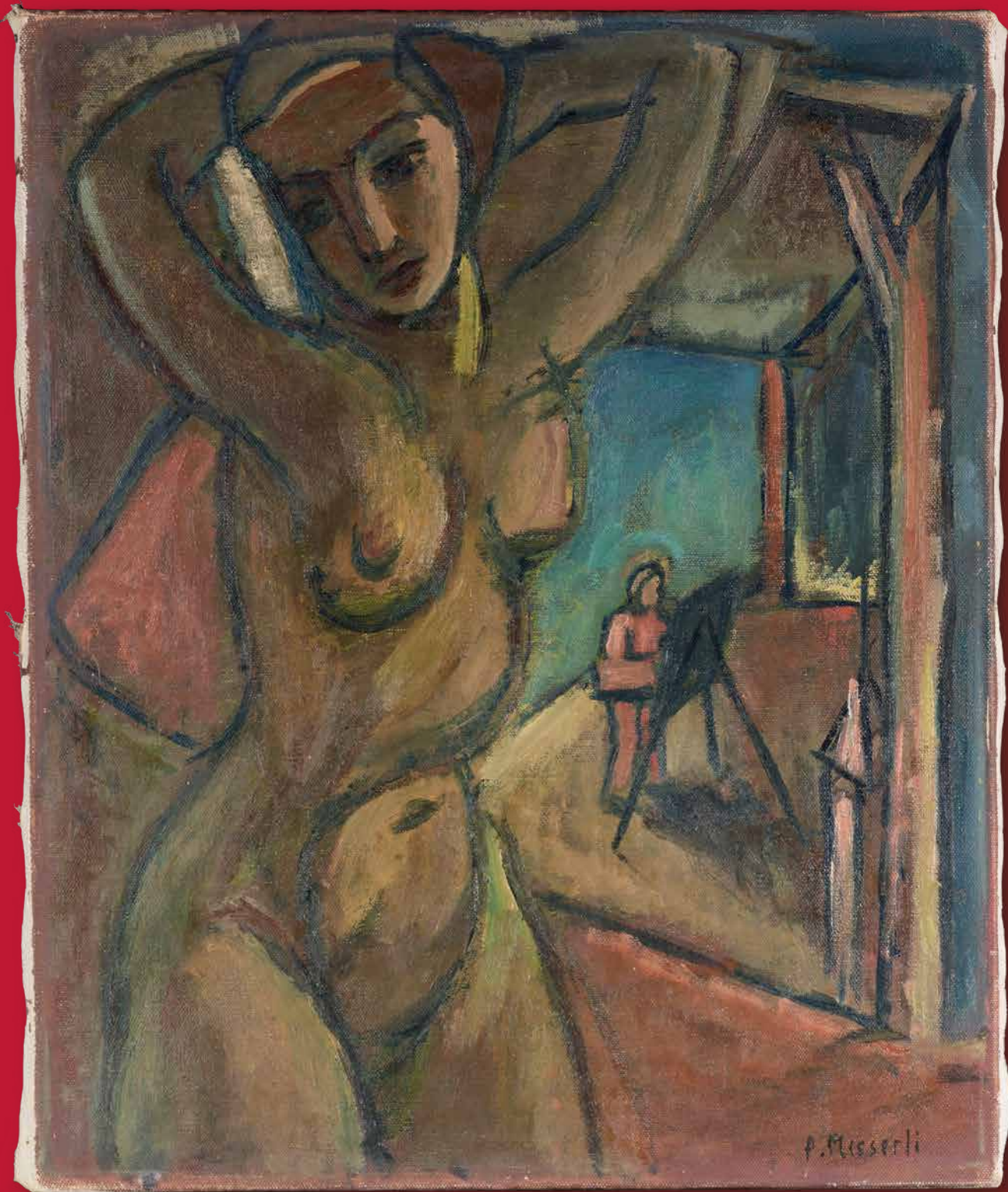
Patricia Michaud est journaliste indépendante.



Mady Perriard est née à Sion en 1950 d'une mère enseignante et d'un père chimiste. En 1968, la famille déménage à Fribourg où l'adolescente continue à pratiquer assidument la danse, une passion qu'elle nourrit depuis l'âge de 10 ans. Après avoir étudié les sciences à l'Unifr et enseigné quelques années à l'école secondaire de Morat, la jeune femme décide de faire de sa passion pour la danse son métier et fonde une école en Basse-Ville de Fribourg. Cette année, La Planche fête ses 50 ans.

Sexe

Fruchtfliegenweibchen möchten Sex mit verschiedenen Fruchtfliegenmännchen. Die Männchen wiederum versuchen dies zu verhindern. Wir erklären wie und wieso. Konfliktbeladen ist auch der Sex zwischen Männern und Frauen. Erklärungen und Einsichten aus Literatur und Genderforschung. Und schliesslich: Sex mit dem Teufel?!



Nu féminin et peintre au chevalet

Pierre Paul Messerli, XX^e siècle

«Il aurait été étrange que la littérature ne s'intéresse pas au sexe»

De l'Antiquité à l'époque contemporaine, les auteurs·trices ont écrit sur le sexe. La littérature est-elle un lieu privilégié pour mettre ce thème en scène? Les doctorantes de l'Unifr Anouk Delpedro, Velia Ferracini et Martine Rouiller en discutent sans tabous. **Patricia Michaud**

De tout temps, le sexe a été présent dans la littérature. Pourquoi cet intérêt récurrent des auteurs·trices?

Velia Ferracini: Le sexe et la procréation sont des réalités de la vie quotidienne. Il est assez logique qu'on en parle dans les livres. Au-delà, rappelons que la littérature est un lieu d'expression où l'on s'interroge sur ce qui fait polémique. Or, le sexe est entouré de débats, politiques ou moraux, liés par exemple à des aspects légaux tels que l'âge de la majorité sexuelle ou l'avortement. La littérature a traité le sujet de différentes manières, notamment à travers l'érotisme pur ou les questionnements autour du sexe. Dans *Lolita* (1955) – qui décrit la relation abusive entre le narrateur de 37 ans et une jeune fille de 12 ans – Nabokov questionne comment le sexe est parfois lié à la violence et à la manipulation. Etant donné que la littérature est un lieu où l'on s'approprie les questionnements de la société et où on les retranscrit, tabous y compris, il aurait été presque étrange qu'elle ne s'intéresse pas au sexe.

Martine Rouiller: La présence du sexe dans les textes dépend du genre littéraire et du but recherché. La littérature médicale, lorsqu'elle porte sur la reproduction humaine ou la contraception, peut avoir un côté pédagogique: elle vise à former sur les aspects techniques et pratiques de la sexualité. Dans l'Antiquité, on peut citer Soranos d'Ephèse. Toujours dans la Rome antique, d'autres genres littéraires comme l'invective ou la satire utilisaient les comportements sexuels ou l'apparence d'une personne – par exemple une femme âgée dont les lèvres de la vulve seraient pendantes –

comme un moyen d'attaquer quelqu'un sur ses mœurs jugées déviantes. Quant aux priapées, elles prêtent leur voix au dieu Priape, dont le pénis démesuré est utilisé comme menace pour faire fuir les voleurs. Ici, le sexe sert donc de punition. Dans l'élegie d'amour augustéenne, le but et l'intensité de la référence au sexe dépendent des auteurs. Chez Ovide, il semble que le rapport sexuel soit l'objectif final, la raison qui le pousse à courtiser une femme.

Anouk Delpedro: Certes, comme l'a dit Velia, le sexe est une réalité de la vie. Mais à certaines époques, il a été sujet à une régulation stricte par les normes sociales et la morale chrétienne. Et puis, le sexe relève de l'intime, donc est destiné à être «caché», relégué à la sphère du privé. Cela renforce sans doute la curiosité des auteurs·trices et des

«La littérature permet d'ouvrir certaines portes jusque-là fermées à clé» **Velia Ferracini**

lecteurs·trices. Pour compléter ce qu'a dit Martine concernant la littérature érotique comme moyen d'attaque, les pamphlets ou les satires contiennent parfois des railleries à caractère sexuel permettant d'insulter ou dénigrer une figure du pouvoir. C'est notamment le cas de certaines

mazarinades du XVII^e siècle. Parmi les buts de l'utilisation du sexe dans la littérature, j'ajouterais la volonté de faire rire ou de choquer. Et bien sûr celle de susciter l'excitation, dans le cas des ouvrages pornographiques. A partir des XVI^e et XVII^e, ce genre ira croissant et se répandra largement, surtout au XVIII^e.

Pourquoi la littérature est-elle un lieu privilégié pour parler de sexe?

Anouk Delpedro: En dépit des régulations et de la censure, la littérature est un espace de liberté. Notamment parce qu'on peut y évoquer la réalité par le biais de la fiction. La littérature érotique des XVI^e et XVII^e met souvent des femmes en scène et pourtant les auteurs en sont très majoritairement des hommes. La littérature devient donc un lieu où l'on peut non seulement traiter du sexe, mais du sexe là où il est le plus privé, par exemple dans l'intimité des femmes. Il y avait un fort intérêt à évoquer la sexualité d'autrui, notamment celle de la femme désirée. Au Moyen Age circulait par exemple un fabliau intitulé *Le chevalier qui fist les cons parler*, dans lequel les vulves pouvaient prendre la parole. Même concept au XVIII^e siècle, dans *Les bijoux indiscrets* de Diderot.

Martine Rouiller: Rappelons quand même que la littérature n'est pas un endroit exclusif pour parler de sexe. Dans l'Antiquité, la peinture et la statuaire sont elles aussi remplies d'images sexuelles. Mais la littérature est particulièrement propice à l'évocation de scénarios qui ne pourraient pas se produire dans la réalité, comme les renversements de la hiérarchie sociale établie. Le personnage central de l'élegie d'amour est la femme – souvent une prostituée – avec laquelle le poète entretient une liaison fictive. Des Romains de bonne famille deviennent donc des esclaves de ces femmes en raison de leur passion. On peut y voir une métaphore de la perte de pouvoir politique de ces hommes lorsque l'Empire a supplanté la République. Un phénomène intéressant, qui montre que ce genre littéraire, considéré comme moins sérieux et moins noble que d'autres tels que l'épopée, pouvait être utilisé pour véhiculer certains messages qui ne seraient pas passés dans d'autres genres littéraires.

Velia Ferracini: L'une des forces d'action de la littérature, c'est qu'elle peut parler de sexe en intégrant d'autres composantes. Par exemple, les abus ou les avortements. Ces sujets forment comme un tabou dans le tabou. En ce sens, la littérature permet d'ouvrir certaines portes jusque-là fermées à clé. C'est le cas de *Lolita*. Malheureusement, ce roman a été mal interprété, puisqu'il a été lu comme une histoire d'amour alors que Nabokov fait parler un pédocriminel.

La littérature offre donc des possibilités que n'offrent pas d'autres genres artistiques?

Velia Ferracini: A mon avis, tout peut se dire dans tous les arts. Mais pas de la même façon. Pour reprendre l'exemple de *Lolita*: la différence entre le support texte et le support écran est peut-être partiellement responsable de la déformation qui s'est opérée. Ce qui pouvait se lire par la narration, par le récit où l'on est dans la tête du personnage d'Humbert Humbert, n'a pas fonctionné au cinéma. La mauvaise interprétation s'est ensuite poursuivie et accentuée, jusqu'à atteindre la publicité, la mode et la musique.

«La notion de tabou est difficile à appliquer aux textes de l'Antiquité. S'ils avaient vraiment été tabous, on ne les aurait pas recopiés, traduits et conservés» *Martine Rouiller*

Le film éponyme de Kubrick, sorti en 1962, fait naître une *Lolita* sexualisée et plus âgée que le personnage du livre. Elle est maquillée, a des lunettes en forme de cœur, bref, tous les attributs qui vont en faire une aguicheuse. Au moment de la seconde adaptation cinématographique par Lyne en 1997, le contresens devient total. Dans le texte, on a clairement affaire à une enfant abusée par un homme de 25 ans son aîné. Chez Lyne, c'est la jeune femme – cette fois bien plus âgée que dans le livre – qui tombe amoureuse de cet homme, qui initie une histoire d'amour. Lorsque vous cherchez ce film sur Internet, vous le trouvez dans la catégorie «romance», alors qu'à la base il s'agit d'un viol.

En quoi est-ce que le passage du texte à l'écran a ouvert la voie à cette déformation?

Velia Ferracini: Ce que permettent les mots – et que n'a pas pu dans ce cas-là le cinéma – c'est de se mettre dans la tête du narrateur, de créer une vraie intériorité. Certes, le cinéma peut tenter de s'en approcher grâce à certains effets comme la voix off. Mais, dans le texte, on est carrément connecté avec le flux de pensées du personnage, dont tout le propos est de se justifier et de se dédouaner par différents procédés: dédoublement de la personne, arguments d'autorité faisant appel à des figures littéraires ou encore parodie et humour. Le texte tire sa force du fait que les lecteurs-trices ne savent jamais ce que *Lolita*, elle, pense. Nabokov laisse néanmoins des indices. Ce sont ces indices qui ont été mal transposés à l'écran. Les mécanismes textuels mis en place par l'auteur pour dire qu'il n'est pas d'accord avec son narrateur se sont perdus.

Martine Rouiller: Certains textes antiques ont eux aussi été méchamment déformés. C'est notamment le cas de plusieurs mythes transmis par la poésie ou la prose et représentés dans la statuaire. Dans le mythe très célèbre de l'enlèvement de Daphné par Apollon, la nymphe préfère supplier son père, un dieu fleuve, de la transformer en arbre plutôt que de céder à Apollon, aussi beau gosse soit-il. Quant aux statues s'inspirant de cet épisode, elles représentent clairement une femme dans un état de détresse absolue. Malgré tout, certains scientifiques qualifient cet épisode d'histoire d'amour. Ce que tous les arts ont parfois de commun, c'est que les mêmes messages, bien que portés par plusieurs médias différents, peuvent être mal interprétés par la suite.

Velia, vous avez évoqué la question des tabous liés au sexe. Quel rapport la littérature entretient-elle avec eux?

Martine Rouiller: La notion de tabou est difficile à appliquer aux textes de l'Antiquité. S'ils avaient vraiment été tabous, on ne les aurait pas recopiés, traduits et conservés. On pourrait par contre explorer la notion d'interdits. Dans l'Antiquité, il n'était pas autorisé qu'une fille couche avec son père. Légalement parlant, l'avortement n'a pas été prohibé avant 200 ans après J.C.. Quant à la période de l'élegie d'amour, les chevaux de bataille de l'Empereur Auguste sont la restauration du mariage et la répression de l'adultère. Malgré tout, les quatre grands poètes du genre – qui sont très populaires, surtout Ovide – ne parlent que de relations hors mariage... Certes, la définition de l'adultère était un peu différente à l'époque. Les ébats entre un citoyen romain et une prostituée n'entraient pas dans cette catégorie. Reste qu'il est intéressant de constater qu'il y a certaines choses interdites par la loi, dont la littérature non seulement parle, mais parle de façon complètement transparente, avec l'approbation des foules.

Anouk Delpedro: La littérature érotique a été confrontée à la censure très tôt: dès lors que l'imprimerie permit sa propagation à plus large échelle, on s'efforça d'enrayer sa diffusion. L'*Index librorum prohibitorum* de 1564, qui liste des livres et auteurs prohibés, est accompagné de dix règles précisant pourquoi les ouvrages devaient être censurés. La septième désigne explicitement la littérature érotique. *Grosso modo*, les livres au contenu lascif et obscène – et donc menaçant la foi et les bonnes mœurs – doivent être interdits. Exception est faite pour les ouvrages antiques, qui sont considérés comme élégants. Un autre moment assez intéressant – où émerge une forme de prudence, voire de malaise – est celui où le corpus de textes du XVI^e au XVIII^e siècles commence à devenir un objet d'études. Un des premiers chercheurs d'importance pour les écrits érotiques français est Frédéric Lachèvre, au début du XX^e siècle. Il a notamment redécouvert de

nombreux écrits libertins du XVII^e siècle. Or son regard, loin d'être neutre, est porteur de préjugés. On voit là se matérialiser une forme de tabou, l'émission de jugements moraux au sein même de la réception scientifique.

Velia Ferracini: Dans la littérature érotique contemporaine, je pense qu'il faut distinguer trois champs en matière de tabous. Les textes eux-mêmes sont un lieu de lutte contre le tabou. Puis ces textes sont soumis au regard de la société, qui parfois les censure. Enfin, il y a la réception critique, où les tabous réapparaissent souvent; on réétudie le texte et on lui donne des intentions qu'il n'avait pas forcément au départ.

En parlant de littérature érotique contemporaine: peut-on y dégager de grandes tendances?

Velia Ferracini: Dans l'ultra-contemporain, je distinguerais deux mouvements. L'un des deux est justement l'héritier des tabous, du patriarcat. Cette production reflète la société dans sa composante très hiérarchisée et véhicule pas mal de clichés. L'autre mouvement essaie à l'inverse de casser cela. Il parle plus librement de certains sujets et n'est pas uniquement hétérosexuel. Il ébranle le rapport classique de domination homme-femme, encore très présent dans le premier type.

Pourriez-vous citer quelques exemples illustrant ces deux mouvements?

Velia Ferracini: Dans la première catégorie, on peut citer une tendance intéressante – et souvent problématique – à la relecture des mythes antiques. Je pense notamment à la reprise de l'histoire d'Hadès et Perséphone par Scarlett St. Clair, sous forme de tétralogie et en version sexe. Ces livres n'ont plus grand-chose à voir avec le mythe d'origine.

Martine Rouiller: On en revient à la problématique des récits qui, dans le texte original, portent sur ce qu'on appelle aujourd'hui le détournement de mineur. Dans le cas d'Hadès et Perséphone, cette dernière est présentée par Scarlett St. Clair comme consentante alors que dans la mythologie, il s'agit d'une adolescente emportée de force par son oncle.

Velia Ferracini: Ce genre de livres, clairement destinés à un lectorat adolescent, sont vendus comme de la *new romance* et portés par des booktubers-euses. Le bestseller *Fifty Shades of Grey* de E.L. James en est bien sûr la figure de proue. Dans l'autre mouvement, on peut citer *La Maison* de Emma Becker, une autrice qui est allée passer plus de deux ans à Berlin dans une maison close et rapporte son expérience de prostituée. Elle parle de sexe, mais cherche à renouveler le style, notamment en évoquant les ratés des relations sexuelles.

Martine Rouiller: Tant mieux! Car ce qui m'interpelle souvent, que ce soit dans les livres ou les films, c'est que le sexe y est lisse, peu réaliste, voire inhumain. Et rarement drôle. Dans l'Antiquité, du moins chez Ovide, il y a des scènes de

sexe hilarantes. Il évoque notamment son occasionnelle impuissance et les efforts de sa compagne pour y remédier. Désacraliser l'acte sexuel serait intéressant.

Anouk Delpedro: En effet, l'acte sexuel est souvent très codifié dans la littérature; il est borné par l'acte de pénétration et l'éjaculation de l'homme. Parfaitement chorégraphié. C'est déjà le cas dans les textes du XVI^e au XVIII^e siècles, du moins dans ceux qui sont ouvertement pornographiques. Certains de ces codes semblent avoir perduré dans les représentations traditionnelles de la sexualité.

Velia Ferracini: L'une des vagues de littérature érotique contemporaine, celle que l'on pourrait qualifier de classique, reproduit vraiment ce côté lisse de la sexualité. Ainsi que le *male gaze*, le regard de l'homme porté sur le désir féminin et le désir tout court. En plus, le discours est généralement du type *man writing woman*, avec la perspective de ce que l'homme va aimer. Dans la *new romance*, on trouve très peu de sexualité qui ne soit pas liée à la pénétration. Je rejoins Anouk: certains codes perdurent...

«L'acte sexuel est souvent très codifié dans la littérature»

Anouk Delpedro

Quels sont les principaux ingrédients de ces codes?

Anouk Delpedro: Le phallocentrisme, très clairement. L'acte sexuel, c'est la pénétration qui finit par l'éjaculation de l'homme. Les textes que j'étudie échappent rarement à cette règle. Mais je tiens quand même à préciser que le plaisir féminin n'en est pas absent. Dans *L'école des filles ou la philosophie des dames* (1655), qui prend la forme d'un dialogue entre deux femmes, la protagoniste la plus ingénue demande à l'autre qui, des hommes ou des femmes, a le plus de plaisir lors de l'acte sexuel. Réponse de son interlocutrice: la femme. Cette affirmation repose sur les réalités médicales de l'époque; on pensait que les femmes produisaient aussi de la «semence». Etant donné que l'acte sexuel provoque un mélange des semences à l'intérieur du corps des femmes, on en arrive à cette idée de plaisir accru.

Martine Rouiller: Je me demande si cette scène n'a pas été inspirée par un mythe antique. Celui de Tirésias, dans lequel Zeus et sa femme Héra se demandent qui, de l'homme ou de la femme, ressent le plus de plaisir lors de l'acte sexuel. Lui pense que ce sont les femmes, elle que ce sont les hommes. Ils posent alors la question à Tirésias, qui a vécu plusieurs années en tant que femme avant de redevenir un homme. Selon ce dernier, les femmes ressentent davantage de plaisir. Vexée, Héra le rend aveugle. Pour le consoler, Zeus lui donne, pour sa part, le pouvoir de

prédire l'avenir. A noter que le concept de semence féminine était également présent dans la mythologie antique.

Anouk Delpedro: Dans *L'école des filles*, le sexe est considéré comme le plus grand plaisir du monde. Alors que le dialogue a très probablement été écrit par un homme, le récit tourne autour de deux femmes parlant de la notion de plaisir. Il faut dire qu'à partir de la moitié du XVII^e siècle, quand le lectorat se féminise, les productions érotiques deviennent plus favorables aux femmes. Ce livre en est une bonne illustration: malgré un phallocentrisme bien présent, la représentation de l'érotisme au féminin évolue. L'action se situe dans un cadre domestique. Pas chez des prostituées mais à la maison, dans la demeure de bourgeoises parfaitement intégrées dans la société. Ces femmes vont s'adonner au sexe dans un but récréatif. Il est considéré comme un art qu'il faut pratiquer, maîtriser. Ce livre propose une défense et une légitimation de la sexualité. Il est d'ailleurs considéré comme le premier roman érotique de la littérature française.

Patricia Michaud est journaliste indépendante.

Notre experte ► **Anouk Delpedro** est doctorante au Département de français de l'Unifr sur le projet FNS «Eros galant, 1650-1720». Sa thèse de doctorat est centrée autour de l'ouvrage *L'école des filles ou la philosophie des dames*, un dialogue érotique féminin publié au XVII^e siècle.
anouk.delpedro@unifr.ch

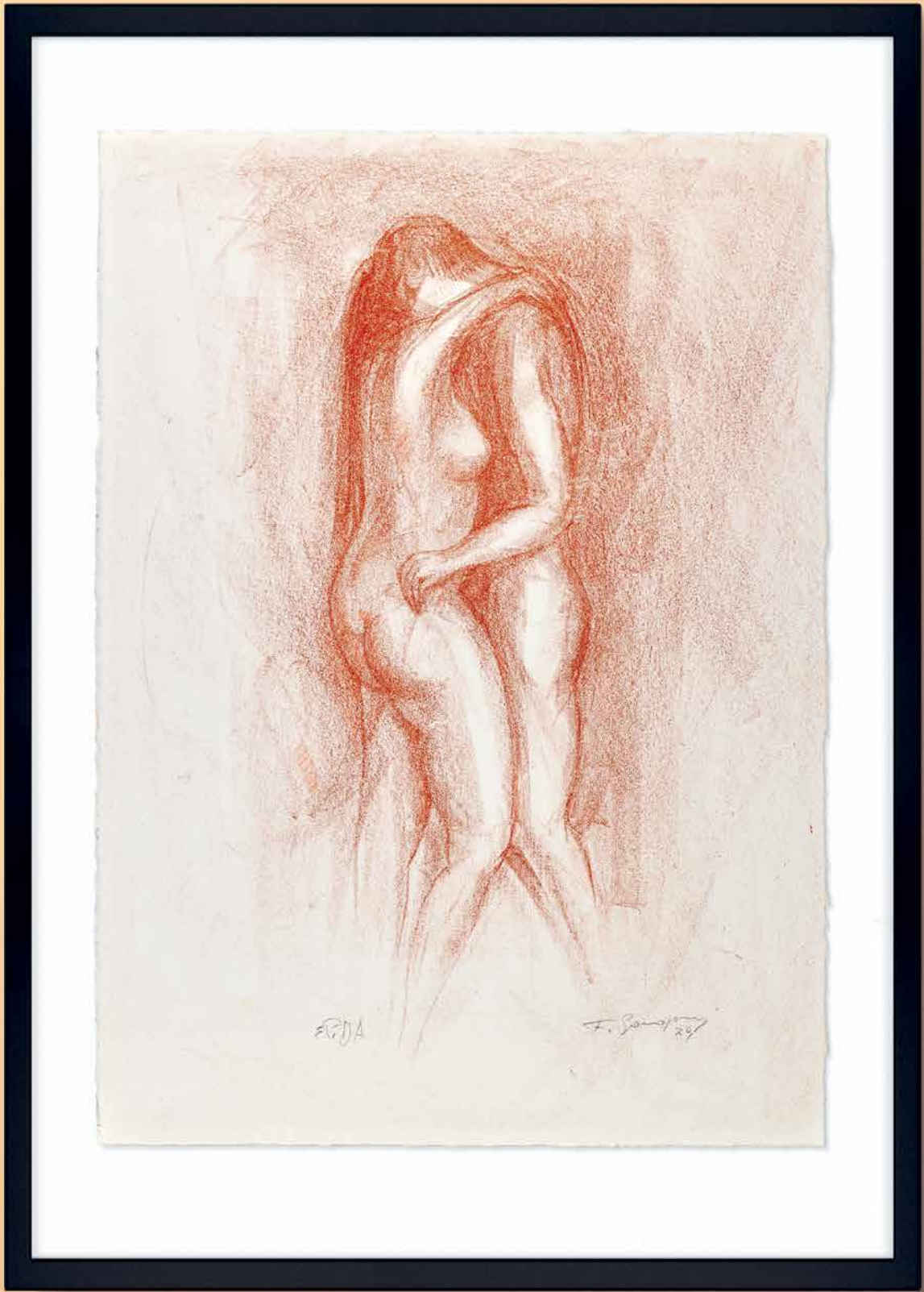


Notre experte ► **Velia Ferracini** est assistante diplômée au Département de français de l'Unifr. Au premier semestre de l'année académique 2024-2025, elle donne un cours sur l'ouvrage *Lolita* de Nabokov, paru en 1955.
velia.ferracini@unifr.ch



Notre experte ► **Martine Rouiller** est assistante diplômée au Département de philologie classique de l'Unifr. Sa thèse de doctorat porte sur la santé, la maladie et les soins dans l'épigramme d'amour latine.
martine.rouiller@unifr.ch





Couple enlacé

Ferruccio Garopesani, 1979

Kein Tabuthema mehr

Lange wurde kaum über die Sexualität von Menschen mit intellektueller Behinderung gesprochen. Mittlerweile ist sie sowohl in der sonderpädagogischen Ausbildung als auch in den entsprechenden Einrichtungen ein wichtiges Thema – und weiterhin eine Herausforderung. **Matthias Fasel**

«Brauchen sie nicht, haben sie nicht, können sie nicht.» So skizziert Kathrin Mohr die lange vorherrschende Meinung über die Sexualität von Menschen mit intellektueller Behinderung. «Das hat sich in der Gesellschaft verankert und wirkt immer noch nach», sagt die Dozentin am Department für Sonderpädagogik. «Im Fachdiskurs wird mitunter von einer doppelten Tabuisierung gesprochen», fügt ihr Kollege André Schindler an. «Man sprach nicht über Menschen mit Behinderung und nicht über Sexualität – und erst recht nicht über die Kombination.» In der älteren Fachliteratur wird manchmal das Bild vom unschuldigen Kind gezeichnet, dem die Sexualität abgesprochen wird. Besser nicht darüber reden, um Menschen mit intellektueller Behinderung nicht auf falsche Gedanken zu bringen.

Studierende werden sensibilisiert

In den vergangenen Jahrzehnten hat ein Umdenken stattgefunden. «Gerade die Leute, die in dem Bereich arbeiten, sind deutlich mehr sensibilisiert», sagt Mohr. «In der Ausbildung weisen wir darauf hin, dass Sexualität ein wichtiger Teil der Entwicklung ist. Wir fassen den Begriff sehr weit, um die Studierenden bestmöglich auf die Praxis vorzubereiten.» Es geht um mehr als Geschlechtsverkehr und körperlichen Austausch. Thematisiert werden auch körperliche, psychische und sozial-emotionale Entwicklungen. Was passiert, wenn sich bei Jugendlichen der Körper hormonell bedingt äusserlich und innerlich zu verändern beginnt? Wie sieht es mit zwischenmenschlichen Beziehungen aus? Und wie steht es um Macht- und Abhängigkeitsverhältnisse?

Darüber zu sprechen, regt zum Nachdenken an und dient in der Praxis als Kompass. Nicht zuletzt, weil sie in der Ausbildung vermehrt angesprochen wird, ist die Thematik auch in den Institutionen angekommen. «Sie wird in den Schulen diskutiert und später auch in den Wohneinrichtungen», sagt Mohr. In der Einrichtungslandschaft hat es einen grossen Wandel gegeben, es bestehen nun Leistungsvereinbarungen, die mit einem Qualitätsmanagement einhergehen. «Dazu gehören oft sexualpädagogische und sexualagogische Konzepte – entsprechend gibt es

mehr Beratungsmöglichkeiten für die Bewohner_innen», sagt Schindler. Die Einrichtungen organisieren auch Weiterbildungen durch spezialisierte Fachpersonen und Organisationen, sowohl für Mitarbeitende als auch für die Personen mit intellektueller Behinderung.

Verschiedene Spannungsfelder

Universelle Antworten und allgemeingültige Ratschläge existieren oft aber nicht, dazu ist allein schon der Begriff der Menschen mit intellektueller Behinderung zu unpräzise. In Wirklichkeit umschreibt er eine heterogene Gruppe, die von Personen mit leichter kognitiver Behinderung bis hin zu Menschen mit schwerer mehrfacher Behinderung reicht. Vor allem aber tun sich im Bereich der Sexualität von Menschen mit intellektueller Behinderung verschiedene Spannungsfelder auf. Die Paradigmen der heutigen Sonderpädagogik – Selbstbestimmung, Normalisierung, Teilhabe und Inklusion –, stossen an ihre Grenzen und müssen aktiv diskutiert werden. Hierzu gehört, dass die individuellen Voraussetzungen der Person mit Behinderung im Zusammenhang mit ihrem räumlichen und personellen Lebensumfeld berücksichtigt werden.

Bei der sexuellen Selbstbestimmung etwa fängt es bereits bei praktischen Fragen an. «Für Personen in Wohneinrichtungen stellt sich allein schon die Frage, wann sie Sexualität erfahren und ausleben können», sagt Schindler. «Ich denke an die Duschpläne. Da duscht dann Peter zum Beispiel am Freitag und am Dienstagabend, weil in dieser Zeit die Begleitung gewährleistet ist. Wenn man an Körpererfahrung bis hin zur Selbstbefriedigung in diesen Momenten denkt, ist es durch den Unterstützungsbedarf in einem Setting, das durch räumliche und personale Strukturen bestimmt ist, mit der Selbstbestimmung nicht weit her.»

Kommt hinzu, dass sich die Haltung von Betreuenden auf den Umgang mit der Thematik niederschlägt. «Es kommt bei Praktika weiterhin nicht selten vor, dass von uns sensibilisierte Studierende auf ein nicht so offenes Feld stossen», sagt Mohr. «Beispielsweise wird ein offenes Ausleben von Sexualität von den Mitarbeitenden unterbunden,

Bewohner_innen dürfen sich nicht gegenseitig im Zimmer besuchen oder bei Besuch nicht die Türen schliessen.»

Der Umgang in der Praxis ist indes tatsächlich mit Herausforderungen verbunden. In diesem Zusammenhang treten unter anderem Befürchtungen zutage, was passiert, wenn Menschen mit intellektueller Behinderung Eltern werden. «Bei ihnen wird infrage gestellt, dass sie Kinder genügend begleiten können. Es stellen sich folglich auch gewisse Fragen im Zusammenhang mit Kinderrechten und Kindeswohl», erklärt Mohr.

Kontroverse Sexualassistentz

Ein Thema, das in den letzten Jahren vermehrt aufkam, ist die professionelle Sexualassistentz. Darunter versteht man erotische Dienstleistungen durch fachlich ausgebildete Personen. «Es ist meiner Meinung nach ein Sujet, bei dem es sich als Fachperson wiederum lohnt, die eigene Werthaltung zu reflektieren und gleichzeitig auch kritische Fragen an ein solches Angebot zu stellen», sagt Schindler. «Eine Stunde kostet rund 150 Franken plus Anreisespesen. Wenn man bedenkt, dass Personen mit IV-Leistungen und möglichen Ergänzungsleistungen monatlich einen kleinen Frankenbetrag zur freien Verfügung haben, stellt sich für sie die Frage, ob dieses Geld dafür investiert werden soll.»

Die Gefahr des Missbrauchs

Abseits professioneller Dienstleistungen ist eine andere Frage nicht immer leicht zu beantworten: Wer darf überhaupt Partnerschaften miteinander eingehen? «Wenn wir mit Studierenden über die Legitimität von Beziehungen von Menschen mit intellektueller Behinderung zu Menschen ohne intellektuelle Behinderung reden, kommt oft eine ablehnende Haltung. Insbesondere, wenn die Person ohne Behinderung ein Mann ist. Umgekehrt wird es interessanterweise eher als akzeptabel angesehen», erzählt Schindler. Dabei werden Wirkmechanismen von wahrgenommenen Machtgefällen sichtbar; zum Beispiel Behinderung - keine Behinderung oder Mann - Frau.

Eine Beziehung auf Augenhöhe ist aber auch zwischen Menschen mit intellektueller Behinderung keineswegs eine Selbstverständlichkeit. «Wenn eine Person kognitiv stärker beeinträchtigt ist als eine andere, kann sie dann wirklich mit ihr sexuellen Kontakt pflegen, ohne dass es als Missbrauch oder Übergriff gesehen werden muss?», fragt Mohr.

Überhaupt ist das Thema Missbrauch präsent. Es gibt Einrichtungen, die bereits von Praktikant_innen einen Auszug aus dem Strafregister verlangen. Spätestens seit dem 2011 in der Schweiz publik gewordenen Fall eines Sozialtherapeuten, der in verschiedenen Heimen mehr als 100 Menschen, meist mit schwerer und mehrfacher Behinderung, sexuell missbraucht hatte, wird genauer hingeschaut. Kontrollmechanismen wurden eingerichtet,

Meldestellen sollten bestehen, bei denen Grenzüberschreitungen niederschwellig deponiert werden können. «Eine professionelle Ausbildung ist auch ein wichtiger Schutzfaktor, um gewisse Zeichen zu erkennen, zu sehen, wenn etwas nicht in Ordnung ist und zu wissen, wie man in solchen Fällen reagieren kann», sagt Mohr.

«Kein Sex ist auch keine Lösung»

Die Herausforderungen im Betreuungsalltag sind vielfältig. «Die eigenen Grenzen, der Umgang mit Nähe und Distanz, die Rolle als Fachperson, hinter der gleichzeitig eine Privatperson steckt – das ist alles nicht immer einfach», sagt Schindler. Er nennt als Beispiel den Fall einer Betreuerin, die das Gefühl hatte, ein stark intellektuell behinderter Mann im Rollstuhl fasse ihr bei Transfers immer an die Brust. «Sie war sich aber nicht sicher, ob er es absichtlich macht – und wie sie darauf reagieren soll.»

Es ist eine dieser vielen Situationen, in denen es kein Richtig oder Falsch gibt. Aufgabe der Ausbildung ist es, den Einzelnen das Rüstzeug mitzugeben, um auf solche Situationen vorbereitet zu sein. Gleichzeitig gilt es in der Forschung, den Konzepten der Institutionen einen wissenschaftlichen Unterbau zu verleihen. «Die Forschung steht wenig differenziert da. Die Datenlage ist nicht sehr gut», sagt Mohr.

Immerhin aber ist das Thema mehr und mehr enttabuisiert, wird Menschen mit intellektueller Beeinträchtigung Sexualität zugestanden. Im September war André Schindler an einem Kongress, bei dem unter anderem über das Ausleben von Sexualität in Einrichtungen gesprochen wurde. Geblieben ist ihm insbesondere der Leitsatz einer Mitforschenden mit intellektueller Behinderung: «Kein Sex ist auch keine Lösung.»

Matthias Fasel ist Gesellschaftswissenschaftler, Sportredaktor bei den «Freiburger Nachrichten» und freischaffender Journalist.

Unsere Expertin ► **Kathrin Mohr** ist Lektorin am Departement für Sonderpädagogik der Universität Freiburg.
kathrin.mohr@unifr.ch

Unser Experte ► **André Schindler** ist Lehrbeauftragter und Lektor am Departement für Sonderpädagogik der Universität Freiburg.
andre.schindler@unifr.ch

Plaisir sous contrôle

Des années 1960 à 1990, les centres de conseils sexuels pour adolescent·e·s œuvraient en marchant sur une ligne de crête au pays des Beatles. Entre élans émancipateurs et préservation du modèle moral traditionnel de la société britannique. **Pierre Koestinger**

Héritage de l'ère victorienne, le puritanisme reste présent dans la société anglaise. Ses effets le sont d'autant plus lorsqu'il s'agit de la sexualité des jeunes, autour desquels se cristallisent angoisses et enjeux sociétaux. «Jusqu'où la société doit-elle les protéger ou non? Ces questions reviennent régulièrement sur la scène politique. Elles renforcent les antagonismes entre camps conservateurs et progressistes», observe l'historienne Caroline Rusterholz.

Professeure ordinaire en histoire contemporaine à l'Université de Fribourg, elle s'est penchée sur l'histoire des Brook Advisory Centres, ces lieux de conseil en santé sexuelle pour les adolescent·e·s présents aujourd'hui partout en Grande-Bretagne. Fruit de cette recherche, son troisième livre, *Responsible Pleasure*, permet de mieux saisir les enjeux et les anxiétés de la jeunesse britannique autour de la sexualité des années 1960 à 1990.

Le rapport particulier qu'entretient la société anglaise avec la sexualité trouve son origine dans le modèle de la morale victorienne, qui s'impose durant le XIX^e siècle. Cette nouvelle morale, celle de la bourgeoisie, entendait se démarquer à la fois des classes aristocratiques et populaires. «Cette morale bourgeoise s'inscrit dans une vision selon laquelle les hommes sont responsables des questions sexuelles alors que les femmes sont ignorantes et doivent être préservées dans leur rôle maternel», explique l'historienne.

Helen Brook, un esprit pionnier

L'esprit de cette *Victorian sexuality* qui infuse la société ne disparaît pas avec la Seconde Guerre mondiale. L'idée du couple monogame et hétérosexuel, vu comme un engagement dans la perspective du mariage où l'amour est au centre, reste dominante lorsque le premier Centre Brook ouvre à Londres en 1964. On le doit à Helen Brook, femme qui, sans être médecin, décide à 40 ans de devenir volontaire dans les centres de planning familial. En 1958, elle se voit chargée de réorganiser la clinique londonienne Mary Stopes.

L'association de planning familial ne conseillait alors que les femmes mariées. Or la clinique Mary Stopes était

indépendante. Helen Brook y a vu l'occasion de combler un manque et s'est mise à prodiguer des conseils aux femmes non-mariées. «Helen Brook a elle-même un parcours particulier. Divorcée, mère de filles qui vont aller à l'Université, elle est sensible à l'émancipation féminine et au problème des grossesses non-désirées», précise Caroline Rusterholz.

Dans les années 1950, Helen Brook se trouve confrontée au fait que de plus en plus de jeunes filles des classes supérieures tombent enceintes, ce qui met en danger leur potentielle carrière. Ces années-là voient aussi l'arrivée de femmes caraïbéennes à Londres. Un effet du British Nationality Act de 1948, qui permettait aux personnes résidant dans les pays du Commonwealth d'obtenir la nationalité britannique. Femmes et mères viennent ainsi rejoindre des hommes avec qui elles vivent sans être mariées.

«Helen Brook était atterrée de constater que le gouvernement britannique n'avait pas anticipé cette réalité et qu'il n'avait pas mis en place des centres de régulation sexuelle pour ces femmes, afin qu'elles aient les mêmes droits que les femmes blanches.» Elle propose au planning familial de changer cela, continue l'historienne, mais ce dernier refuse, craignant de voir son financement menacé et sa légitimité amoindrie.

La responsabilité avant la liberté

Mais Helen Brook n'en reste pas là. Portée par son esprit pionnier, elle ouvre son propre centre, recevant des financements privés. Ce premier centre londonien sera rapidement suivi par d'autres dans les années 1960: Birmingham, Bristol, Edimbourg, Liverpool, etc. Si les Centres Brook comblent bel et bien un manque en matière de conseils sexuels, les recherches de Caroline Rusterholz conduisent à relativiser très fortement l'esprit militant que l'on pourrait attendre d'une telle entreprise dans un paysage encore imprégné de puritanisme.

En fait, la ligne que suivent les Centres Brook ne déroge pas à la morale de l'époque. Elle s'articule autour de l'idée de responsabilité sexuelle. «Faire preuve d'un comportement sexuel responsable s'inscrit dans la perspective d'un

engagement en vue du mariage dans une relation monogame et hétérosexuelle. Cela implique que l'on ne prenne pas de risque en matière de relations sexuelles, afin d'éviter les grossesses non désirées», explique la chercheuse. Cette notion de responsabilité sexuelle tranche avec l'idée communément admise d'une libération des femmes et d'une révolution sexuelle.

Dans les années 1960, le vent du *Flower Power* est en effet loin de soulever les jupes des jeunes femmes en Grande-Bretagne. «En lisant les témoignages, on constate que la société demeurait fortement traditionnelle et que les femmes gardaient la perspective de se marier. Il fallait donc préserver sa réputation, car celles qui tombaient enceintes et avaient des relations sexuelles avant le mariage étaient vues comme des filles de mauvaise vie», souligne Caroline Rusterholz. Dans les faits, les Centres Brook opèrent une sorte de contrôle social. Un point qui a surpris l'historienne: «le discours ne valorisait pas l'expérience sexuelle et l'émancipation».

Au contraire, Brook rappelle l'importance des relations où l'amour est au centre et se concrétise par le mariage. Pour autant, ces centres ne suivaient pas une ligne purement conservatrice, mais devaient articuler leurs élans émancipateurs dans le contexte moral de l'époque. D'où ce narratif développé par Brook autour de la responsabilité sexuelle. Au fond, pour Caroline Rusterholz, la révolution sexuelle ne devrait pas se comprendre comme telle, «mais dans une vision plus large du citoyen et de la citoyenne qui deviennent responsables à partir des années 1940 dans tous les domaines de la société».

Cela fait écho au concept de gouvernementalité développé par Michel Foucault. D'un modèle *top down*, le philosophe considère qu'on serait passé à une gouvernementalité dans laquelle les gens intériorisent des normes et se régulent eux-mêmes. «La notion de responsabilité sexuelle entre dans ce schéma», souligne l'historienne, montrant que la notion a évolué au cours du temps. Si l'idée de se protéger contre les maladies sexuellement transmissibles demeure centrale dans le dispositif, on parle davantage de plaisir à partir des années 1970-1980.

Stigmatisation de classe et de race

Le profil des bénéficiaires évolue lui aussi. Au départ, il s'agit surtout d'aider les jeunes filles des classes moyennes et supérieures, afin de leur éviter des grossesses adolescentes vu comme un frein à leur carrière. Progressivement, Brook augmente le contrôle des classes populaires, déployant ses services dans les quartiers défavorisés. Car on voyait les femmes de ces classes comme sexuellement actives. Une sexualité qu'il convenait de réguler. Plus tard, dans les années 1980, une campagne se mettra en place pour mieux responsabiliser les jeunes hommes, dans une optique égalitaire, mais aussi de combat contre le sida qui se répand.

Les enjeux raciaux émergent également, s'accroissant à partir des années 1970 avec les populations originaires des Caraïbes. «Leurs comportements étaient fortement stigmatisés. D'un côté, on voyait les jeunes hommes noirs comme mettant enceintes de jeunes femmes noires sans prendre leurs responsabilités. Tandis que de l'autre, on percevait ces femmes comme apathiques, peinant à s'insérer dans le marché du travail et avec la grossesse pour seule perspective de réalisation personnelle.»

Dans ses recherches, l'historienne approfondit actuellement cette perspective. «Dès le début, l'idée domine que la sexualité des femmes caraïbéennes posait problème et les centres voulaient la réguler. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est d'explorer cette tension entre aide et régulation par rapport aux populations immigrées. Car d'un côté la société entend fournir des ressources aux femmes migrantes, mais de l'autre on attend qu'elles suivent le modèle bourgeois des femmes blanches de la classe moyenne.»

Le frein conservateur

Aujourd'hui, même si les Centres Brook poursuivent leurs efforts, Caroline Rusterholz fait le constat suivant: les adolescent-e-s n'ont jamais connu de véritable émancipation en Grande-Bretagne. Le principal frein tient dans l'activisme des mouvements conservateurs qui empêchent l'éducation sexuelle à l'école et tentent continuellement de couper et limiter les financements de Brook. Leurs critiques reposent pour l'essentiel sur l'idée que les jeunes de moins de 16 ans demeurent des enfants.

C'est un problème aujourd'hui en Grande-Bretagne, où le taux de relations sexuelles en dessous de 16 ans et de grossesses adolescentes reste l'un des plus haut d'Europe. Or des études montrent que plus l'éducation sexuelle est précoce, moins les adolescent-e-s cherchent l'expérience par eux et elles-mêmes pour comprendre. En comparaison, les Pays-Bas ont très peu de grossesses adolescentes et relativement peu de relations sexuelles avant l'âge du consentement. «L'éducation sexuelle y est ultra développée et les adolescent-e-s sont pris-e-s en charge très tôt sur ces questions-là», souligne Caroline Rusterholz.

Pierre Koestinger est rédacteur indépendant.

Notre experte ► **Caroline Rusterholz** est professeure ordinaire au sein du Département d'histoire contemporaine. Ses recherches portent sur l'histoire sociale de la médecine, de la santé sexuelle et de la famille.
caroline.rusterholz@unifr.ch



Antiope séduite par Jupiter
Laure Devéria, XIX^e siècle

L'enjeu de l'interdiction des thérapies de conversion

«Aimer n'est pas une maladie, il n'y a rien à soigner». Cette phrase du Député Julien Eggenberger prononcée lors de l'adoption, par le Grand Conseil du Canton de Vaud le 29 octobre 2024, de la modification de la loi cantonale sur la santé publique visant à interdire les «thérapies» de conversion résume bien, à elle seule, tous les enjeux portés par cette nouvelle législation. **Marlène Collette**

L'expression «thérapie de conversion» est née aux Etats-Unis dans les années 1950. Elle renvoie à un ensemble de pratiques ayant pour objectif de modifier l'orientation sexuelle ou l'identité sexuelle d'une personne. Ces «thérapies» reposent sur trois approches principales: psychothérapeutique, fondée sur l'idée que la diversité sexuelle ou de genre découle d'une éducation ou d'une expérience anormale; médicale, basée sur la théorie que l'orientation sexuelle et l'identité de genre sont la conséquence d'un dysfonctionnement biologique; et confessionnelle, qui part du principe que les orientations sexuelles et les identités de genre différentes ont quelque chose de fondamentalement mauvais. Ces «thérapies» prétendent pouvoir «restaurer» l'identité sexuelle des personnes homosexuelles, bisexuelles ou lesbiennes en les convertissant à l'hétérosexualité. Elles partent du principe que les personnes d'orientation sexuelle diverses ou de genre variant sont en quelque sorte inférieures, sur le plan moral, spirituel ou physique, aux personnes hétérosexuelles.

Discriminatoire par nature

Basées sur ces présupposés, les «thérapies» de conversion ne respectent en aucun point le droit à la santé sexuelle reconnu à tout individu. Selon l'Organisation mondiale de la santé, la santé sexuelle se conçoit «comme un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social dans le domaine de la sexualité. Cela sous-entend non seulement l'absence de maladies, de dysfonctionnements ou d'infirmités, mais aussi une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences sexuelles agréables et à moindre risque, sans contrainte, discrimination et violence». En d'autres termes, la santé sexuelle peut se comprendre comme le droit pour chacun de vivre et d'exprimer sa sexualité en tenant dûment compte des droits d'autrui et implique le respect,

la sécurité, l'absence de discrimination et de violence en permettant l'expression de diverses sexualités et formes d'expression sexuelle. Par conséquent, en ciblant un groupe spécifique basé uniquement sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, ces «thérapies» sont donc, par nature, discriminatoires. Elles peuvent également être assimilées à des actes de torture en fonction des circonstances, selon la gravité des souffrances physiques et mentales infligées, et vont aussi à l'encontre du droit à la santé, y compris le droit de ne pas être soumis-e sans son consentement à un traitement médical.

En Suisse, les droits sexuels, en particulier le droit à la santé sexuelle, découlent directement des droits humains, ils sont d'ailleurs en étroite relation avec les droits fondamentaux tels qu'ils sont inscrits dans la Constitution fédérale. Le Conseil fédéral, répondant en 2019 à la motion 19.3840 «Interdire de guérir les mineurs homosexuels», rappelle que «toute <thérapie> ayant pour but de modifier une orientation homosexuelle est à rejeter d'un point de vue humain, scientifique et juridique. L'homosexualité n'est pas une maladie et ne nécessite aucune thérapie. Infliger un tel traitement, *a fortiori* à une personne mineure, constitue non seulement une discrimination, mais peut aussi avoir un lourd impact psychique». Il poursuivait en précisant que «vivre sa propre orientation sexuelle constitue un droit absolu et strictement personnel». En 2020, le Conseil fédéral a confirmé ce point de vue dans sa réponse à l'interpellation 20.3870 «La Suisse, refuge des guérisseurs homos».

Au niveau fédéral, il n'existe cependant aucune disposition qui interdise ces «thérapies» de conversion. En effet, pour l'instant, l'interdiction de ces «thérapies» ne peut s'appuyer sur aucune base légale fédérale spécifique à ce domaine et le traitement d'une non-maladie ne constitue pas en soi une infraction. Tout au plus, une «thérapie» de

conversion peut constituer une infraction pénale notamment si elle porte atteinte à l'intégrité physique, à la liberté personnelle ou aux biens. Toutefois, après trois initiatives parlementaires déposées en 2021 (initiative 21.483 visant «l'interdiction des thérapies de conversion sur des personnes mineures», initiative 21.496 demandant «l'interdiction et la pénalisation des thérapies de conversion sur des mineurs et des jeunes adultes» et initiative 21.497 portant sur «l'interdiction et pénalisation des thérapies de conversion»), le Conseil fédéral a finalement adopté en 2022 le postulat 21.4474 «Fréquence des thérapies de conversion en Suisse et nécessité de réglementer ces pratiques dans la loi» pour étudier les possibilités d'inscrire l'interdiction de ces «thérapies» dans le droit fédéral. Les cantons sont pour leur part beaucoup plus réactifs et à la pointe dans les débats pour interdire ces «thérapies». Ainsi, certains cantons ont déjà inscrit l'interdiction dans leur droit cantonal: Neuchâtel en mai 2023, Valais en mai 2024, Fribourg en juillet 2024 et Vaud en octobre 2024. Le Canton de Saint-Gall avait, quant à lui, déjà adopté en 2022 une motion en ce sens. Dans d'autres cantons, la thématique est actuellement en débat: Jura, Zoug, Zurich, Bâle-Ville et Genève. Il est également à noter que les cantons de Lucerne et Bâle-Ville avaient déposé chacun une initiative au Parlement fédéral en 2022 afin d'interdire ces «thérapies»: respectivement l'initiative 22.310 «Interdiction des thérapies de conversion» et l'initiative 22.311 «Interdiction des thérapies de conversion en Suisse». Ces deux initiatives ont cependant été liquidées avec l'adoption du postulat.

Pour ou contre les libertés individuelles

Malgré ces récentes avancées, ces «thérapies» continuent d'avoir des partisan-e-s, y compris en Suisse. Ceux et celles-ci estiment ainsi que ces «thérapies» peuvent servir les droits des personnes qui éprouvent un désir pour des personnes de même sexe, mais souhaitent suivre un parcours de vie hétérosexuel, ou pour les personnes qui éprouvent le désir instinctif de s'identifier à un autre genre que celui qui leur a été attribué, mais souhaitent tout de même continuer à vivre avec le genre assigné à la naissance. Dans la même veine, pour les tenant-e-s de ces «thérapies», leur interdiction serait également contraire au droit à l'autodétermination ou à la liberté individuelle, au droit à la liberté d'opinion et d'expression et au droit à la liberté de croyance et de religion. Or, et comme cela a d'ailleurs été clairement établi par l'Expert indépendant des Nations Unies sur la protection contre la violence et la discrimination fondées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre dans son rapport paru en 2020, il n'existe aucune corrélation directe entre religion et rejet de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre. De plus, considérer que des personnes qui se trouvent face à des dilemmes existentiels peuvent choisir d'avoir recours à des mécanismes

d'accompagnement et de conseil, dont certains reposent sur des approches psychologiques, médicales ou religieuses axées sur l'exploration et le développement ou l'affirmation libre de l'identité personnelle, est complètement erroné. En effet, aucune de ces approches ne peut viser une prétendue «conversion» ni affirmer que l'orientation sexuelle ou l'identité de genre variante est une maladie ou un trouble qui nécessite une thérapie.

Depuis bien longtemps, il est admis que la sexualité humaine recouvre différents aspects: l'attraction physique et affective, le sexe ou le genre du, de la ou des partenaires sexuel-le-s ainsi que l'autodéfinition. Ces trois aspects ne sont pas nécessairement congruents. Ainsi, une personne peut se définir comme hétérosexuelle et avoir, au cours de sa vie, un, une ou des partenaires du même sexe que le sien. Cet état de fait lié intrinsèquement à la nature humaine ne peut être en aucun cas l'expression d'une maladie nécessitant d'être guérie. A cet égard, le Comité des droits économiques, sociaux et culturels des Nations-Unies a estimé que les réglementations en vertu desquelles les lesbiennes, gays, bisexuel-le-s, transgenres et intersexes doivent être «guéri-e-s» par un prétendu «traitement» constituaient une violation manifeste du droit de ces personnes à la santé sexuelle. En soi, l'interdiction des «thérapies» de conversion représente donc un enjeu très important afin que chaque individu puisse bénéficier d'un droit à la santé sexuelle, pouvoir faire valoir ce droit et que celui-ci soit pleinement respecté.

Notre experte ► **Marlène Collette** est avocate et directrice académique du Centre national de l'Institut du fédéralisme de l'Unifr.
marlene.collette@unifr.ch

Références

- OMS, *Developing Sexual Health Programmes – A Framework for Action*, Genève, 2010;
- Rapport sur la «Pratique des thérapies dites <de conversion>» de l'Expert indépendant sur la protection contre la violence et la discrimination fondées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, mai 2020;
- Observation générale no 22 (2016) sur le droit à la santé sexuelle et procréative;
- «Homo-Heiler» drängen in die Schweiz, *Beobachter*, 20.11.2020;
- «Für sie ist Homosexualität nur ein Symptom», *Der Bund*, 21.05.2020;
- «Wissenschaftsfreiheit beerdigen? Nein zum undurchdachten Verbot von Konversionstherapien», Eidgenössisch-Demokratische Union;
- «Chercher la restauration de son hétérosexualité: une démarche honorable», Christian Bibollet, myfreelife.ch



En l'Écrasé Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit, et Dieu prit une de ses côtes, et reforma la chair dans la place de cette côte. Et l'Écrasé Dieu fit une fente de la côte, qui il avait prise d'Adam, et la fit venir avec Adam. Gen. 2. 21. 22.

Non enim iniquitatem. Non quod aliquis iniquitatem fecerit, sed viri esse non potest. Aut in Gen. 1. 21.

2. R. 4

La création d'Eve

Johann Elias Ridinger, 1746

Sexe avec le diable

La persécution de la sorcellerie entre le XV^e et le XVIII^e siècle compte parmi les chapitres les plus sombres de l'histoire européenne. Une partie de l'image que l'on se faisait des sorciers et sorcières résidait dans les contacts charnels avec le diable, attribués avant tout aux femmes.

Retour sur cette idée reçue. **Georg Modestin**

Le 23 octobre 1461, Jeannette Anyo, une femme mariée d'un âge avancé, originaire de La Roche dans le District de la Gruyère, se retrouva devant ses juges. Le procès se tenait dans la salle du chapitre cathédral de Lausanne, ville où Jeannette avait été transférée, puisque La Roche faisait partie des possessions des évêques de Lausanne. La région concernée, entre les Préalpes fribourgeoises et le Lac Léman, n'est pas anodine: dans la topographie générale de la répression de la sorcellerie au XV^e siècle, c'est dans l'Arc alpin occidental qu'éclot le stéréotype du sorcier et de la sorcière diaboliques. Lors de la première audition de son procès, Jeannette avoua avoir fréquenté des «hérétiques», terme utilisé à l'époque pour qualifier la nouvelle hérésie des adoratrices et adorateurs du diable, soit des sorcières et sorciers diaboliques. Les auditions étaient semi-publiques, les accusé-e-s devaient donc faire leurs aveux devant un panel d'auditeurs constitué de clercs et de bourgeois, ce qui devait ajouter à la gêne des prévenu-e-s, surtout quand il s'agissait de confessions intimes.

Des confessions réélaborées

Le lendemain, les interrogations reprirent dans le château épiscopal d'Ouchy et Jeannette réélabora sa confession, y insérant le récit de son premier contact avec la «secte» une trentaine d'années auparavant, ainsi qu'une énumération de «complices», hommes et femmes, qu'elle y aurait repéré-e-s. Le 30 octobre, les aveux furent complétés par le récit de l'hommage prêté au diable sous la forme d'un chat noir qu'elle embrassa sur le derrière, forme perverse du baiser vassalique et première allusion d'ordre sexuel

dans le procès. Mais même complétés, les aveux ne contenaient pas encore les juges qui, le 2 novembre, ordonnèrent l'application de la torture brisant les dernières résistances de Jeannette, qui reconnut ce qui devait être pour elle le plus difficile à avouer, à savoir qu'elle aurait elle-même enlevé et tué un enfant pour amener le corps à l'assemblée afin qu'il soit mangé. Enfin – après une nouvelle application de torture – elle ajouta que, à l'instar de toutes les autres femmes présentes à la réunion, elle aurait été «connue» charnellement «à la manière des animaux bruts», donc «contre nature» selon une taxonomie en cours bien au-delà du Moyen Âge. C'est la dernière séance consignée dans les actes, mais une note rapide indique que Jeannette finit ses jours sur le bûcher.

Une histoire de longue durée

Les débordements sexuels, les scènes orgiaques brisant toutes les règles de la bienséance et les tabous liés à l'inceste font partie des idées que l'on se faisait des hérésies. Cet imaginaire remonte aux premiers siècles du christianisme. Renvoyons dans ce contexte à Minucius Félix, un apologiste chrétien du II^e/III^e siècle, qui dans un dialogue fictif intitulé *l'Octavius* réfuta de telles accusations adressées aux chrétiens tout en les reproduisant dans son texte. Par la suite – au cours d'une histoire de longue durée analysée en 1975 par Norman Cohn dans son étude classique intitulée *Europe's Inner Demons* –, ces accusations, qui incluaient souvent l'infanticide, changèrent de cible et furent utilisées par des polémistes pour dénigrer des groupes hétérodoxes issus du christianisme lui-même. Elles servirent également

à des fins politiques, comme dans le cas de la destruction de l'ordre du Temple au début du XIV^e siècle à l'instigation du Roi de France Philippe de Bel. De telles accusations furent produites indépendamment de la question de savoir si les groupes ciblés avaient une existence réelle ou s'ils étaient entièrement fictifs – à l'image de la prétendue secte des sorciers et sorcières qui auraient renié Dieu pour adopter de diable comme leur maître.

Les débordements sexuels, les scènes orgiaques brisant toutes les règles de la bienséance et les tabous liés à l'inceste font partie des idées que l'on se faisait des hérésies

Un procès exceptionnel

Si l'application répétée de la torture fit dire à Jeannette Anyo qu'elle aurait pris part à une orgie, une autre cour alla plus loin au début de l'année 1465 dans le procès de Perrissone Gappit qui se tint à Châtel-Saint-Denis. Les actes de ce procès sont d'un intérêt particulier, parce que l'enquête précédant le procès à proprement parler est préservée, fait rare dû au secret entourant le travail du tribunal. Le dossier contient, en effet, les dépositions de trois témoins à charge, dont le deuxième mari de Perrissone et son beau-fils, mais aussi celle de l'accusée elle-même. Elle y avoua avoir assisté à la «secte des hérétiques» et – bien qu'«avec difficulté», comme il est précisé dans la transcription – qu'on y mangerait de la «viande d'enfants». Mais elle refusa d'en dire plus, malgré les instances du commissaire chargé de l'enquête.

A la fin janvier, le procès commença. Perrissone essaya au début de revenir sur ses dépositions antérieures, mais en vain. Elle décrit le diable comme étant froid et horrible à voir, tout en précisant qu'elle n'avait jamais commis d'adultère dans la secte, contrairement à d'autres personnes présentes... Les juges ne se contentèrent pas de ces aveux, mais passèrent à la torture. Comme son application «légère» ne donna pas les résultats escomptés, la torture fut intensifiée. Sous son effet, Perrissone finit par confesser ce qui devait lui coûter le plus cher, à savoir que les membres de la «congrégation» auraient commis le «péché de luxure» et qu'elle-même se serait donnée quatre fois au diable. Les juges pour leur part insistèrent pour que l'accusée leur explique s'il y avait une différence «dans la perpétration de cet acte» entre un «homme naturel» et le diable. A cette question, elle répondit que cette différence était grande,

puisque la semence d'un homme était «tiède et agréable» tandis que celle du diable était «très abominable et froide» et «d'aucune manière agréable». Ce n'est qu'à ce moment-là que les juges se montrèrent enfin satisfaits et conclurent le procès. Dans le jugement, l'hommage prêté au diable par la condamnée est mentionné, mais non les actes sexuels perpétrés avec lui, qui sont escamotés par la formule selon laquelle elle aurait commis «beaucoup d'autres choses détestables», dont les détails n'étaient pas destinés à un public plus large. Une dernière note, dont le cynisme ne nous échappe pas, révèle que Perrissone «termina ses jours dans son dernier soupir d'une façon louable, en présence du peuple».

Succube et incube

Le fait que la semence du diable ait été décrite comme froide ne saurait surprendre, puisque le diable, et plus largement les démons, étaient considérés dans la pensée scholastique comme des esprits qui pouvaient adopter une présence corporelle consistant d'air comprimé... froid. Ces notions durent se répandre auprès d'un public plus général, à moins qu'elles n'aient été «soufflées», dans le cas spécifique de Perrissone Gappit, à l'accusée par les juges. Une autre question concernait la capacité du diable de procréer, qui lui était déniée. Thomas d'Aquin († 1274) trouva une solution au «problème» qui connut un grand succès auprès des démonologues. Dans un premier temps, le diable adopterait le corps d'une femme et «volerait» en tant que succube le sperme d'un homme; dans un deuxième temps, il changerait de forme pour prendre celle d'un homme et inséminerait, comme incube, une femme. Comme dans une majorité de cas, les accusations de rapports sexuels avec le diable étaient dirigées contre des femmes, de telles idées eurent leur part dans la féminisation générale du délit de sorcellerie que l'on observe dès le début de l'époque moderne. Aux yeux des contemporains, les prétendus rapports – qui ont tout pour nous irriter aujourd'hui – auraient constitué, d'après Walter Stephens, une «preuve» de la réalité corporelle du diable, tout en symbolisant le renversement de l'ordre naturel et moral associé avec la sorcellerie diabolique qu'il fallait combattre d'autant plus énergiquement.

Notre expert ► **Georg Modestin** est privatdocent et chargé de cours d'histoire médiévale.
georg.modestin-thevenaz@unifr.ch

Pour en savoir plus

► Walter Stephens, *Demons Lovers. Witchcraft, Sex, and the Crisis of Belief*, The University of Chicago Press, 2002



Le peintre et son modèle
Emile Chambon, 1934

Fliegensex

Zur Neurobiologie des Reproduktionsverhaltens im
Miniaturformat. **Anne von Philipsborn**

Die meisten von uns kennen sie nur als unliebsame Gäste im sommerlichen Komposteimer – die nur wenige Millimeter kleine Fruchtfliege *Drosophila melanogaster*. In der Biologie und Medizin hat der Winzling als Versuchstier Grosses erreicht: Er hat neun Forschenden zum Nobelpreis verholfen und wichtige Erkenntnisse in der Genetik, Entwicklungs- und Verhaltensbiologie und Immunologie ermöglicht. Im letzten Jahrzehnt hat man das Nervensystem der Fliege, das ungefähr 200'000 Nervenzellen enthält, mit neuen Techniken in grossem Detail untersucht, wobei das sogenannte Konnektom, d.h. sämtliche Verbindungen zwischen allen Nervenzellen, kartiert wurde. Wie diese Schaltkreise des Fliegengehirns Verhalten und Körperfunktionen des Tieres steuern, ist allerdings noch grösstenteils ein Rätsel. Mit ein paar Ausnahmen: das Sexualverhalten beispielsweise der Fliegen ist durch neurobiologische Forschung vergleichsweise gut verstanden.

Unterschiede zwischen Weibchen und Männchen

Warum sind es gerade die Schaltkreise für Sex, die von der Wissenschaft so gründlich untersucht wurden? Etwas Voyeurismus mag beigetragen haben, der Hauptgrund liegt aber sicherlich darin, dass schon lange Bereiche im Fliegengehirn bekannt waren, in denen sich unterschiedliche Nervenzellen bei Männchen und Weibchen finden. Einige Typen an Nervenzellen findet man nur in einem der beiden Geschlechter, andere liegen in beiden Geschlechtern vor, zeigen aber geschlechtsspezifische Verzweigungsmuster. Die Vermutung lag nahe, dass diese besonderen Nervenzellentypen Verhaltensweisen der Tiere steuern, die ebenfalls in Männchen und Weibchen unterschiedlich sind: zum Beispiel männliches Balzverhalten, Kopulation, Aggression zwischen Rivalen oder die Eiablage des Weibchens. Tatsächlich wurden für alle diese wichtigen Schritte der Fortpflanzung Nervenzellen identifiziert, deren Aktivität für das jeweilige Verhalten notwendig oder sogar ausreichend ist. Werden die Zellen mit genetischen Methoden abgetötet oder stillgelegt, verschwindet das Verhalten, werden aber die Zellen in isolierten Fliegen

experimentell aktiviert, zeigen die Fliegen das Verhalten, ohne dass dieses angebracht wäre. Derartige Versuche haben allerdings auch gezeigt, dass männliche und weibliche Fliegen die meisten Schaltkreise und den allgemeinen Bauplan des Nervensystems teilen. Durch kleine Manipulationen kann nämlich männliches Verhalten in Weibchen ausgelöst werden, auch wenn sich ein Grossteil ihres Nervensystems in weiblicher Konfiguration befindet.

Die Art und Weise, wie männliches und weibliches Gehirn sich unterscheiden und sexuelles Verhalten steuern, ist bei Säugetieren übrigens erstaunlich ähnlich wie in Fliegen. Auch Mäuse haben geschlechtsspezifischen Nervenzellen und Schaltkreise in bestimmten Gehirnbereichen, die Partnerwahl, Paarung und Brutpflege kontrollieren.

So verführt man als Fliege

Um das Interesse von Herrn *Drosophila* zu erregen, genügt manchmal ein fliegengrosses, sich bewegendes Objekt – ein schwarzer Punkt auf einem Bildschirm oder ein Stückchen Radiergummi, von trickreichen Forschenden mit versteckten Magneten gesteuert. Er eilt herbei. Falls es sich um eine Fliege handelt, wird mit einer kurzen Berührung des Vorderbeins geprüft, ob sich weitere Bemühungen lohnen. Fliegen tragen Geschmackssensoren an den Beinen. Mit diesen erkennen sie schnell die Kohlenwasserstoffverbindungen auf der Körperoberfläche ihres Gegenübers. Diese fungieren als Sexualpheromone und geben Auskunft über Geschlecht und Artzugehörigkeit. Auch subtilere Information, wie zum Beispiel Alter und vorhergehende Sexualpartner können über Geschmack und Geruch in Erfahrung gebracht werden. Wenn das Männchen entscheidet, mit der Balz zu beginnen, folgt es dem Weibchen zunächst auf Schritt und Tritt. Es benutzt einen ausgestreckten Flügel als Musikinstrument: mit präzisen Vibrationen erzeugt es ein rhythmisch brummendes Liebeslied. Weibchen erkennen am Muster des Lieds die Artzugehörigkeit des Männchens und zeigen sich viel schneller paarungsbereit, wenn korrekt vorgesungen wird. Im Gehirn des Weibchens hat man spezifische Nervenzellen identifiziert,

die aktiv werden, wenn das Weibchen das Liebeslied hört oder männliche Pheromone über die Geruchsbahnen wahrnimmt. Diese Zellen integrieren also die Hauptmerkmale des potenziellen Partners. Gleichzeitig erhalten sie interne Information darüber, ob das Weibchen sich schon einmal verpaart hat und empfängnisbereit ist. Die weiblichen zentralen «Sex-Nervenzellen» im Gehirn sind über Schaltkreise mit Nervenzellen verbunden, die die weiblichen Genitalien ansteuern und dort zur Öffnung von zwei kleinen Exoskelettplatten führen, was die Kopulation möglich macht.

Warum hat schon Sex allein bei den Fliegen eine solche grosse Auswirkung auf Verhaltensmuster und physiologische Vorgänge?

Männliche Fliegen haben ähnliche, aber anders verschaltete zentrale «Sex-Nervenzellen» in denen Sinneswahrnehmungen und interne Informationen miteinander verrechnet werden. Erreichen diese Zellen einen gewissen Aktivitätslevel, beginnt das Männchen mit der Balz.

Wenn ein Fliegenweibchen seine Jungfräulichkeit verliert, ändert sich viel in ihrem Leben: Essensvorlieben, Schlafgewohnheiten, Gedächtnisleistung und das Interesse an Sex. Sie beginnt mit der Eiablage und wehrt die Avancen weiterer Männchen meistens ab. Auch in ihrem Darm und in ihren Geschlechtsorganen werden Zellen aktiv, nehmen vermehrt Nährstoffe auf und produzieren neue Eier. Sex hat Gehirn und Körper der Fliegenfrau umprogrammiert, ähnlich wie eine menschliche Frau sich von einer Schwangerschaft und den damit verbundenen Hormonveränderungen verwandelt fühlen mag.

Warum hat schon Sex allein bei den Fliegen eine solche grosse Auswirkung auf Verhaltensmuster und physiologische Vorgänge? Die Antwort ist ein kleines Peptid, das sogenannte «Sex-Peptid», das vor über dreissig Jahren in einem Labor in Zürich entdeckt wurde. Nur Männchen produzieren Sex-Peptid und übertragen es zusammen mit Spermien und anderen Botenstoffen im Seminalplasma bei der Kopulation an ihre Partnerinnen. Die Weibchen nehmen Sex-Peptid mit sensorischen Nervenzellen im Uterus wahr, und dieses Signal wird ins Gehirn weitergeleitet. So kann sich Fliegenfrau auf ihr «Bauchgefühl» verlassen, wenn es darum geht, den Lebensstil auf Mutterschaft umzustellen. Gibt es Sex-Peptid auch beim Menschen? Nicht genau in dieser Form, aber wie bei den Fliegen sind auch im menschlichen Seminalplasma hunderte von Boten-

stoffen und Signalmolekülen, die beim Sex übertragen werden und die weiblichen Organe, das Immunsystem, Befruchtung und Implantation beeinflussen. Die allermeisten der menschlichen Seminalplasma-Moleküle sind nur noch nicht so genau untersucht, wie es in *Drosophila* möglich war!

Konflikte zwischen Sexualpartnern

Ein Fliegenweibchen legt bis zu 500 Eier im Leben. Die Spermien, die sie benötigt, um all diese Eier zu befruchten, kann sie bereits bei einer einzigen Kopulation erhalten und in speziellen Speicherorganen wochenlang mit sich tragen. Trotzdem haben die meisten Weibchen öfter Sex, und mit verschiedenen Partnern. Weil es einfach Spass macht? So genau kann man das natürlich nicht wissen, ob oder wie Fliegen Lust empfinden, während ihre Sex-Nervenzellen aktiv sind.... Eine evolutionsbiologische Erklärung für weibliche Promiskuität (in der Fachsprache: ein polyandrisches Paarungssystem), sind unter anderem Vorteile, die sich daraus ergeben, wenn die Nachkommen genetisch unterschiedlich sind. Weibchen tendieren dazu, die englische Redewendung: «Don't put all eggs in one basket!» zu befolgen, und sammeln Spermien von unterschiedlichen Männchen, um mit deren Erbgut eine diverse Brut zu produzieren. Fliegenmännchen müssen also immer damit rechnen, dass Balz und Sex «vergebliche Liebesmüh» waren und ihre Vaterschaft usurpiert wird. In der Evolution haben sich daher Signalstoffe wie Sex-Peptid entwickelt, die die Empfängnisbereitschaft des Weibchens herabsetzen. Männchen, die besonders viel in die Produktion von Sex-Peptid investieren, können ihre Partnerinnen länger davon abhalten, mit einem anderen zu kopulieren, und zeugen somit mehr Nachkommen.

Fazit: Fliegensex ist durchaus mit Konflikt zwischen den beiden Geschlechtern beladen, da sich die optimalen Fortpflanzungsstrategien für Männchen und Weibchen unterscheiden.

So kurios wie es scheinen mag, ist das Sexleben von Insekten nicht nur für die neurobiologische Forschung von Bedeutung. Klimawandel und Zerstörung natürlicher Habitate führen sowohl zur Ausbreitung von schädlichen oder krankheitsübertragenden Arten, als auch zum Verlust von unersetzlichen Bestäubern. Wenn wir das Fortpflanzungsverhalten von Insekten besser verstehen, kann dies helfen, effektive Strategien für die Schädlingsbekämpfung und den Artenschutz zu entwickeln.

Unsere Expertin ► **Anne von Philipsborn** ist Professorin für molekulare und zelluläre Neurowissenschaften an der Abteilung für Medizin.
annevonphilipsborn@unifr.ch

Verfangen in Verboten

Die katholische Kirche täte gut daran, aufgrund ihrer von sexuellen Missbräuchen belasteten Geschichte in sich hineinzugehen, meinen die beiden Theologen Daniel Bogner und Mariano Delgado im Gespräch. **Ori Schipper**

Was fällt Ihnen als katholische Theologen unter dem Stichwort «Sexualität und Kirche» als Erstes ein?

Daniel Bogner: Dass es eine sehr problematische Konfliktgeschichte gibt. Sexualität ist eine Lebenskraft, eine zentrale Dimension menschlicher Identität. Die Kirche hat diese Kraft aber oftmals als Bedrohung und Gefahr gedeutet. Viele Gläubige geraten in innere Konflikte, wenn sie ihren Glauben als eine Ressource für ein erfülltes Leben empfinden – und dann von der religiösen Institution Signale erhalten, die einengend und begrenzend sind.

Mariano Delgado: Als Erstes fallen mir grosse Widersprüche ein: Auf der einen Seite haben wir es etwa in der sakralen Kunst des Barocks mit einer Explosion der Sinnlichkeit zu tun, die etwa im Protestantismus mit seiner Prüderie so nicht zu finden ist. Katholische Kirchen sind voll von Darstellungen von nackten Menschen in zum Teil sehr anzüglichen Formen, ich denke etwa an Berninis Statue in der Kirche Santa Maria della Vittoria in Rom, die die Verzückung der heiligen Teresa von Ávila zeigt. Auch in der Tradition der christlichen Mystik finden wir eine grosse Fülle von sinnlichen Sprachbildern, und zahlreiche Gedichte führen die sehr erotische Sprache fort, die schon das Hohelied im Alten Testament auszeichnet. Auf der anderen Seite zeigt sich, dass der Katholizismus von einer Verengung des Blicks geprägt ist. Wenn es darum geht, die Sexualität als etwas grundlegend Positives zu werten, kommt eine gewisse Engherzigkeit zum Tragen.

Wieso befürwortet die Kirche die Sexualität in der Ehe, aber verbietet sie in anderen Formen?

Daniel Bogner: Die katholische Kirche hat – insbesondere in ihrer antimodernistischen Phase seit dem 19. Jahrhundert – einen Pfad eingeschlagen, auf dem sie in Fragen der Lebensführung oft nur mit dem Daumen nach oben oder nach unten zeigt. Natürlich ist es richtig, dass eine Religionsgemeinschaft für sich formuliert, welche zentralen normativen Werte ihr wichtig sind. Doch sie sollte dies auf eine andere Art und Weise tun. Die Kirche könnte etwa sagen: «Wir nehmen die biblischen Quellen ernst und halten deshalb Werte wie Treue und gegenseitige Verpflichtung hoch. Uns ist es wichtig, dass Menschen in Beziehungen verbindlich Verantwortung füreinander übernehmen und

sich in wechselseitigem Respekt begegnen.» Aber daraus eine Gesetzhaltung abzuleiten – und über Menschen in ihren individuellen Lebensverhältnissen zu urteilen, finde ich sehr problematisch.

Mariano Delgado: Auch mir scheint die moderne katholische Kirche in einer Dialektik von Geboten und Verboten verfangen. Und sie würde vielleicht gut daran tun, von dieser Dialektik wegzukommen. Genau das hatte das Zweite Vatikanische Konzil ja versucht, als es 1965 den Text «Gaudium et Spes» über die Kirche in der Welt von heute verabschiedete. Aber es ist ihm nicht gelungen, denn nur drei Jahre später veröffentlichte Papst Paul VI. ein anderes Schreiben: Die Enzyklika «Humanae Vitae» verbot künstliche Verhütungsmittel und lenkte die eheliche Sexualität wieder in ganz traditionelle Bahnen – nicht zuletzt als Antwort auf den allgemeinen Kulturwandel, der zu dieser Zeit stattfand. Doch sexuelle Verbote spielten auch schon viel früher eine grosse Rolle: Als europäische Missionare im 16. Jahrhundert nach Übersee gingen, bekämpften sie die Polygamie radikal, die sie dort oftmals vorfanden. Man war auch besessen von der sogenannten Sodomie, also der Homosexualität. Manchen galt das damals sogar als «gerechter Kriegsgrund».

Woher kommt diese Abneigung gegen Homosexualität?

Daniel Bogner: Eine Spur führt sicher zum spätantiken Theologen und Kirchenvater Augustinus und seiner «Lehre von den Ehezwecken» zurück, in der er für die Verbindung zwischen Mann und Frau die Prokreation, also die Erzeugung von Nachkommenschaft, als wesentlichen Zweck ausmachte. Weil das bei homosexuellen Paaren biologisch ausgeschlossen ist, kann das keine wertvolle Verbindung sein. Dieser einfache Algorithmus ist seit Jahrhunderten wirksam. Aber mir leuchtet er nicht ein. Denn wenn ein Paar in der Beziehung Zuneigung, Verbindlichkeit, Verantwortung füreinander, Gegenseitigkeit und einen barmherzigen Umgang mit Fehlern zeigt, dann sind die Werte des Evangeliums verwirklicht. Und es geschieht das, was man unter Liebe versteht. Dann ist daran doch nichts «widernatürlich». Und dann kann sich die Kirche von einer solchen biologistischen Bewertung verabschieden. Aber leider hat die Kirche in ihrer offiziellen Position nach wie vor ein gravierendes Problem mit der Homosexualität.

Mariano Delgado: Es ist an der Zeit, diesen Fokus auf den Geschlechtsakt zu überwinden. Zudem glaube ich, dass die Abneigung auch mit einem falsch verstandenen Sinnbild zu tun hat: Der Sohn Gottes hat sich bei seiner Menschwerdung gleichsam als Bräutigam mit der Menschennatur eines jeden Menschen als Braut vereinigt. Diese «Bräutigam-Braut-Metaphorik» wird meistens nur auf die Ehe zwischen Mann und Frau oder auch auf die Beziehung zwischen Christus und der Kirche gemünzt. Doch das Sinnbild kann auch in einer gleichgeschlechtlichen Beziehung greifen, denn jeder Mensch, egal welchen Geschlechts, ist aufgrund seiner Menschennatur die Braut Christi. Meiner Meinung nach sollte sich die Kirche deshalb darauf beschränken, die Menschen einzuladen, in der Liebe – zueinander und zu Gott – zu wachsen, ohne die Formen der geschlechtlichen Sexualität in legitim oder «sündhaft» einzuteilen. Zu welchem Geschlecht man sich hingezogen fühlt, sollte die Kirche nicht normieren.

Sie finden, die Kirche masst sich zu viel an?

Mariano Delgado: Ja, die Kirche sollte aufgrund ihrer belasteten Geschichte in sich hineingehen und vorsichtiger kommunizieren. Sie sollte die Gläubigen nicht von oben herab abmahnen, sondern sie ermutigen – zu einem Leben in der Nachfolge Jesu. Denn es gibt die kirchlichen Ideale, und es gibt die Realität, in der es nicht allen gelingt, diese Ideale umzusetzen. Hier sollte die Kirche mehr Verständnis und Barmherzigkeit aufbringen. Eine Binsenwahrheit der mystischen Tradition lautet, dass Gott bestrebt ist, alle Menschen auf ihren je eigenen Wegen zu sich zu führen. Dabei passt sich Gott jedem Menschen an: Gott ist die Quelle, aus dem jeder Mensch mit dem Gefäss schöpft, das er oder sie in der Hand hält.

Daniel Bogner: Auch beim Thema Zweigeschlechtlichkeit ist die Kirche immer noch sehr stark in einem binären Schema verhaftet. Dabei weisen Kenntnisse aus den Lebenswissenschaften deutlich auf eine eher fließende Verteilung zwischen den geschlechtlichen Polen hin. Deshalb ist auch ein flexiblerer Umgang mit den Attributen «männlich» und «weiblich» erforderlich. Ich halte es für notwendig, dass die Kirche gegenüber Menschen mit queeren Identitäten zu einer weniger schematischen und weniger verurteilenden Haltung kommt.

Mariano Delgado: Hierin liegt ein weiterer grosser Widerspruch. Die Kirche versteht sich zwar als Expertin in Menschlichkeit, aber im Bereich der Sexualität ist sie nicht auf dem aktuellen Wissensstand.

Daniel Bogner: Absolut, die Kirche unterläuft beim Thema Sexualität ihre eigenen Standards.

Einige Vertreter der Kirche haben diese Standards nicht nur unterlaufen, sondern grob verletzt.

Daniel Bogner: Ja, heute – nach all den Übergriffen und Vorkommnissen von sexualisierter Gewalt – ist jede kirchliche Stimme zum Thema Sexualität unglaublich problematisch. Für viele Menschen hat die Kirche ihre Glaubwürdigkeit bei diesem Thema vollständig verloren, weil sich Kleriker als skandalös inkompetent erwiesen haben, verantwortungsvoll mit Schutzbefohlenen umzugehen. Immerhin stellen der Papst und zahlreiche weitere kirchliche Verantwortungsträger fest, dass es einer Weiterentwicklung der kirchlichen Sexualethik bedarf, weil in diesem Bereich Verklemmung, Verhärtung und Sprachlosigkeit herrschen.

«Die Kirche versteht sich zwar als Expertin in Menschlichkeit, aber im Bereich der Sexualität ist sie nicht auf dem aktuellen Wissensstand» Mariano Delgado

Mariano Delgado: Ja, die verheerenden Verfehlungen der «Berufschristen» haben zu einem Glaubwürdigkeitsverlust der Kirche geführt. Aber ich habe zuweilen den Eindruck, dass die mediale Berichterstattung zu stark auf die Sündhaftigkeit der Kirche fokussiert. Und dabei andere Felder komplett ausblendet, wo kirchliche Akteure immer noch sehr glaubwürdig sind. Ich denke zum Beispiel an die Schutzhäuser für misshandelte Frauen, die in den letzten Jahren etwa in vielen lateinamerikanischen Ländern entstanden sind. Die Kirche ist dort oft ein wichtiger sozialer Faktor. Sie übernimmt Aufgaben, die der Staat nicht erfüllen kann. Ich wünschte mir, dass sich die Medien auch für solche Geschichten interessieren und nicht nur Missbräuche thematisieren. Dass sie das eine tun, aber das andere nicht lassen.

Daniel Bogner: Aber ich möchte einwenden, dass das dramatische Ausmass der Skandale um sexuelle Gewalt ohne die kritische Funktion der Medien nicht ans Licht gekommen wäre. Die Kirche selbst hat nicht die Kraft gehabt, die Missbräuche zu Tage zu fördern. Und auch wir Theologen nicht.

Mariano Delgado: Dass die Kirche unfähig ist, aus sich selbst heraus nötige Reformen anzustossen, ist ein eisernes Gesetz der Kirchengeschichte. Die katholische Kirche hat sich zum Beispiel im 16. Jahrhundert nur in den Ländern erneuert, in denen Könige oder andere Obrigkeiten sie zu Anpassungen gezwungen haben. Und auch heute hätte man ohne mediale Öffentlichkeit und ohne rechtstaatlichen Druck wohl alles unter den Teppich gekehrt.

Viele Menschen sind der Meinung, dass das Zölibat dazu beiträgt, dass Priester eher Missbräuche begehen.

Daniel Bogner: Die pauschale Aussage, dass zölibatär lebende Menschen schneller zu Tätern werden als nicht zölibatär lebende, stimmt so nicht. Doch das Zölibatsversprechen schafft im Klerus, also bei den geweihten Amtsträgern, ein starkes Gruppenbewusstsein, das den Zusammenhalt innerhalb des klerikalen Sozialverbandes fördert. Und diese Art Korpsgeist trägt zu einer Vertuschungskultur, zu einer Kultur des Nicht-Hinschauens bei. Im Nachhinein hat sich ja gezeigt, dass viele Vorgesetzte von den Priestern und ihren «Problemen» wussten. Im Büro des Kölner Kardinals Meisner gab es etwa einen Aktenordner im Regal, der auf dem Rücken mit «Brüder im Nebel» beschriftet war. Der Ordner enthielt dokumentierte Vorkommnisse von Priestern seiner Diözese, die sich vergangen haben. Ihre Vergehen sind aber nicht im regulären Personalwesen eingegangen, sondern nur in diesem quasi privaten Ordner gelandet. Der Kardinal wusste alles – und hat die Priester einfach auf andere Stellen versetzt. Das Männerbündische gehört leider zu den Gesetzmässigkeiten der klerikalen Kultur. Die erste Solidarität gilt den Tätern, nicht den Opfern. Wenn die Priesterschaft der katholischen Kirche diverser wäre, gäbe es eine grössere Pluralität, die mehr Distanzen und Zwischenräume schaffen würde – durch die dann auch leichter Licht hineinkäme.

Mariano Delgado: Ich hoffe, dass die Aufarbeitung der Missbrauchsgeschichte wie ein reinigendes Gewitter wirkt und wichtige Fragen aufwirft. Müsste nicht auch im Klerus eine grössere Vielfalt von Lebensformen verkörpert sein, so wie sie im Kirchenvolk bei den Laiinnen und Laien zu finden ist? Und wieso ist der Laienstand nicht im Kardinalskollegium vertreten, also im Wahlgremium für die höchste Leitung der Kirche?

«Denn welcher Mensch ringt und bemüht sich denn nicht um einen gelingenden Lebensweg?» Daniel Bogner

Ist das realistisch?

Daniel Bogner: Es wäre kirchenrechtlich heute schon ohne jede Änderung möglich, auch eine Frau zur Kardinalin oder nichtgeweihte Männer zum Kardinal zu wählen.

Mariano Delgado: Aktuell hat die katholische Kirche viele grosse offene Baustellen. Doch die Kirche ist wie ein Öltanker, der seinen Kurs zwar ändern muss, dafür aber Zeit braucht. Ich frage mich dabei auch, wie stark die Kirche auf den gesellschaftlichen Wandel eingehen muss. Wie

weit soll die Akkulturation des Evangeliums gehen? Ist es die Aufgabe der Kirche, die Normativität des Faktischen abzusegnen? Oder ist es ihre Aufgabe, die Menschen einzuladen, sich in Richtung des Ideals der Nachfolge Jesu zu bewegen? Und zwar in einer wirklich einladenden, barmherzigen Sprache, ohne dabei den mahnenden Zeigefinger der «Du-bist-nicht-ok-Haltung» zu heben.

Daniel Bogner: In der langen Zeit kirchlich praktizierten Gesetzeslogik – «entweder halte ich die Gesetze ein, oder ich habe gefehlt» – schwingt auch ein seltsames Bild des Menschen mit. Denn welcher Mensch ringt und bemüht sich denn nicht um einen gelingenden Lebensweg? Die Kirche sollte das mit einem wohlwollenden, gütigen und vertrauensvollen Blick würdigen. Dann könnte sie eine Institution sein, die die Menschen begleitet, sie ermutigt und ihnen beisteht. Papst Franziskus ist auf dieser Spur. Er hat das Bild formuliert, dass sich die Kirche als Feldlazarett verstehen sollte. Sie sollte die Gläubigen unterstützen, die sich in ihren Lebenskämpfen verwunden. Und also an der Seite der Menschen – nicht über ihnen – stehen.

Ori Schipper ist freischaffender Wissenschaftsjournalist.

Unsere Experte ► **Mariano Delgado** ist Professor für Mittlere und Neuere Kirchengeschichte an der Universität Freiburg.
mariano.delgado@unifr.ch



Unsere Experte ► **Daniel Bogner** ist Professor für Moraltheologie und Ethik an der Universität Freiburg.
daniel.bogner@unifr.ch





La belle et la bête

Arturo Carmassi, 1969

Sexualités et normes: qui influence qui?

Les identités de genre et les orientations sexuelles sont aujourd'hui plus débattues que par le passé. Paradoxalement, ces sujets restent difficiles à aborder et certains aspects sont encore flous. Laura Mellini et Morgane Jomini, sociologues à l'Université de Fribourg, nous livrent leurs clés de compréhension. **Kristell Moulec**

Alors que, dans le langage courant, le sexe est associé au genre d'un individu et en définit des pratiques, en sociologie, chaque rapport se joue dans un cadre plus large que la simple interaction physique. Laura Mellini explique: «on parle de sexualité plutôt que de sexe, car le concept ne se limite pas aux actes eux-mêmes». Contrairement à l'approche biologique, qui perçoit les désirs comme innés, la sexualité vue par les sciences sociales se construit tout au long de la vie. Cette approche inclut trois dimensions fondamentales: le système social, culturel et politique; la catégorisation des personnes par l'objet de leur désir; et les rapports sociaux dans lesquels les pratiques intimes s'inscrivent.

Une moralité en mouvement

La sexualité ne peut être comprise sans évoquer le contexte dans lequel chacun-e-x évolue. A travers le monde, les sociétés qualifient certaines pratiques de «normales» ou «déviantes», de légales ou d'illégales. Ces normes morales évoluent selon les époques et les groupes de pouvoir en place, mais aussi en parallèle de mouvements sociaux influents. La campagne #MeToo, par exemple, a initié en 2006 une prise de parole mondiale sur les réseaux sociaux vis-à-vis des violences sexuelles subies par les femmes. La démarche a levé un voile sur les pratiques intimes liées aux dynamiques de pouvoir et brisé un tabou sur les injustices subies par certains groupes.

Alors que les normes sociales se transforment, la manière dont chaque personne se définit et perçoit l'autre prend toute son importance. «Nous apprenons à désirer selon des structures sociales et culturelles qui orientent nos perceptions», souligne Laura Mellini.

Définir l'autre, se définir soi

L'attraction est-elle dirigée vers une personne du même sexe, du sexe opposé, ou qui ne se définirait pas dans le

cadre du genre? La catégorisation des individus par l'objet de leur désir dépend de perceptions subjectives. Elle est également conditionnée par le positionnement social et l'image renvoyée par les autres.

La réflexion sur les étiquettes telles que «homosexualité» ou «transidentité» est aussi à prendre en considération pour saisir la diversité des dynamiques relationnelles. Dans certaines communautés, en effet, ces termes n'existent pas, alors que les pratiques, elles, sont bien présentes. Morgane Jomini précise: «on rencontre parfois des personnes qui ont des relations intimes avec des individus du même genre, mais ne se définissent pas pour autant homosexuelles. Ces pratiques peuvent être vues autrement, comme des rites de passage, par exemple.» Parler d'orientation sexuelle implique donc une vision centrée sur la compréhension des désirs en tant que construction sociale.

L'influence des proches

La troisième dimension de la sexualité concerne les rapports sociaux. Les pratiques intimes ne sont pas vécues de la même manière selon l'âge, le genre, l'ethnicité ou la classe sociale. Sans oublier que les partenaires ont aussi leur propre identité, avec des différences dans ces conditions, influençant ainsi l'expérience commune. D'après Laura Mellini, «chaque individu développe au cours de sa vie une représentation de la sexualité influencée par les personnes côtoyées». La famille, l'école ou la religion apprennent à considérer comme «bons» ou «mauvais» certains comportements sexuels et exercent une pression plus ou moins forte. A l'adolescence notamment, l'initiation sexuelle dépend fortement du groupe de pairs, les jeunes étant en quête d'acceptation sociale et en pleine construction de leur identité. Ces instances de socialisation fixent ainsi les attentes normatives en matière de sexualité. Des comportements sont parfois même considérés comme

préférables selon le genre, l'ethnicité ou la classe sociale, favorisant ainsi les rapports de domination et les inégalités.

Les vécus éclairent la recherche

Afin d'explorer en profondeur les caractéristiques des pratiques intimes, les sociologues privilégient les enquêtes qualitatives. On peut faire un travail scientifiquement pertinent avec le témoignage de quelques dizaines de personnes, surtout sur des sujets sensibles comme celui-ci», souligne Morgane Jomini. En ce qui concerne l'enquête en cours, le projet InMIND, les participant·e·x·s viennent de groupes minorisés et discriminés en raison de leur genre, orientation sexuelle et origine ethnoraciale. Ayant appris à cacher leur identité de genre et/ou orientation sexuelle pour fuir les persécutions vécues dans leur pays d'origine, elles et ils ont tendance à rester dans l'ombre. Les partenaires de terrain – organisations des domaines de l'asile, de la migration, de la santé sexuelle et LGBTQIA+ – jouent un rôle essentiel pour les atteindre. Parfois elles-mêmes concernées, ces personnes en encourageant d'autres à témoigner, facilitant ainsi l'accès aux populations ciblées grâce à cette approche dite participative.

Libérer la parole en sécurité

Un cadre sécurisant est instauré dès la première rencontre, permettant ainsi aux participant·e·x·s de partager leurs expériences intimes en toute confiance. Certain·e·x·s préfèrent un lieu public, tandis que d'autres choisissent un espace neutre comme le bureau des chercheuses, aménagé pour être chaleureux et accueillant. «Nous laissons les personnes choisir le lieu de l'entretien afin qu'elles soient à l'aise. Nous leur expliquons qu'il n'y a pas de réponses justes ou fausses et qu'elles peuvent refuser de répondre à certaines questions», ajoute Laura Mellini.

Les chercheuses montrent également qu'elles ne sont pas gênées de parler de sexualité, ce qui permet de débloquent la parole quand, au départ, les participant·e·x·s n'osent pas décrire les rapports intimes vécus ou seulement dans des termes généraux. Elles utilisent aussi les émotions pour créer un climat propice au partage: c'est l'empathie sociologique. Touchées par les récits, elles jugent essentiel de faire preuve de sincérité, en partageant, par exemple, les ressentis émotionnels que les récits suscitent en elles. Cette sociologie engagée, respectueuse des identités et des vécus, est primordiale, en particulier dans l'étude des sexualités de populations marginalisées.

Déconstruire les tabous

En fin de compte, la sexualité ne se résume pas à des actes intimes. Chaque désir, chaque comportement est façonné par des structures sociales plus vastes et par les normes qu'elles imposent. Les pratiques intimes changent avec les transformations politiques et culturelles, mais restent liées

au contexte de vie de chaque personne. Il est essentiel de continuer à explorer ce sujet afin de mettre au jour leur pluralité et contribuer à réduire les discriminations et inégalités qui y sont liées.

Soucieuses de ne pas limiter les résultats de leurs recherches au cercle académique, les sociologues explorent également des moyens de diffusion accessibles au grand public. En fait partie la production d'un film inspiré des témoignages de l'étude InMIND, pour sensibiliser aux vécus des personnes marginalisées.

Kristell Moullec est rédactrice scientifique indépendante.

Nore experte ► **Laura Mellini** est chercheuse senior en sociologie dans le Groupe de recherche sur la Migration, la Santé et les Sexualités (GREMISS), dirigé par Francesca Poglià Mileti, professeure à l'Unifr. Elle s'intéresse à la santé sexuelle et à la sexualité des personnes minorisées en raison de leur genre, origine ethnique, statut migratoire ou socio-économique.
laura.mellini@unifr.ch

Nore experte ► **Morgane Jomini** est doctorante en sociologie dans le même groupe de recherche. Ses travaux portent sur la socialisation et la construction des identités minorisées. Au sein du groupe GREMISS et dans le cadre du projet de recherche en cours InMIND, toutes deux étudient les discriminations multiples liées au genre, à la sexualité et à la race, avec une approche intersectionnelle et participative.
morgane.jomini@unifr.ch

L'enquête InMIND: comprendre, éclairer, agir

Lancée en novembre 2022, la recherche InMIND adopte une démarche engagée: comprendre les discriminations vécues par les personnes migrantes ou issues de la migration en lien avec leur ethnicité, genre et sexualité. En Suisse, peu de recherches relient ces thématiques, bien que les oppressions s'entrecroisent et renforcent leurs effets. Menée par Francesca Poglià Mileti avec Laura Mellini, Sab Masson, Morgane Jomini, Rosida Koyuncu et Marie Sigrist, l'équipe explore ces situations dans une perspective intersectionnelle. Identité, statut socio-économique, juridique ou santé, les groupes minorisés sont affectés à plusieurs niveaux. Avec une démarche participative, l'équipe d'InMIND mène des enquêtes qualitatives en partenariat avec des associations LGBTQIA+ et d'aide aux migrant·e·x·s. L'objectif? Comblent les lacunes dans la compréhension des inégalités et analyser les stratégies de résistance aux oppressions. Prévu jusqu'en octobre 2026, le projet permettra aussi d'envisager des actions concrètes pour améliorer la situation des populations étudiées.



Couple enlacé
Henri Broillet, avant 1960

Queere Nonnen mit einer Mission

Sex und Sexualität – und besonders queere Sexualität – werden in vielen religiösen Gemeinschaften tabuisiert oder stigmatisiert. Nicht so im Berliner Orden der Schwestern der Perpetuellen Indulgenz. **Nadia Seiler**

Das zweckmässig eingerichtete Café der Berliner Aids-Hilfe passt nicht richtig zur andächtigen Stille, in der die Novizin auf die Bühne geführt wird. Ihr grell-buntes Augenmake-up, welches üblicherweise einen starken Kontrast zum weiss geschminkten Gesicht bildet, ist nun von einer roten Augenbinde verdeckt. Unter dem weissen Schleier blitzt ein ausgestopfter Spitzen-BH hervor, den sie wie zwei Höcker auf dem Kopf trägt. Sie kniet sich vor die Noviziatsmeisterin, ihr schwarzes Paillettenkleid glitzert. Vor der versammelten Gemeinschaft beginnt das Initiationsritual zu dessen Abschluss sich die Mitschwestern um die Novizin versammeln, um sie gemeinsam emporzuheben. Sie ist nun eine voll ordinierte Schwester im Berliner Orden der Schwestern der Perpetuellen Indulgenz (OSPI). Sie ist Teil eines internationalen queeren Nonnenordens und hat sich der Verbreitung universeller Freude und der Tilgung stigmatisierender Schuld verschrieben.

Nonnen im Kampf gegen Aids

Entstanden ist der Orden in den 1970er Jahren in der schwulen Subkultur in San Francisco. Mehr oder weniger zufällig fiel die kreative Energie der Gründer_innen auf die Figur der Nonne. Der Orden ist nicht katholisch und hat keine einheitliche religiös-spirituelle Ausrichtung. Die Gründer_innen kombinierten Elemente aus der Drag-Szene mit der Figur der katholischen Nonne und generierten damit Aufmerksamkeit und Wiedererkennungswert, welche sie bei ihrer politischen, gemeinnützigen und religiös-spirituellen Arbeit produktiv nutzten. Anfänglich

nahmen die Schwestern vor allem an lokalen politischen Protesten teil und sammelten Spenden für die queere Gemeinschaft. Als Reaktion auf queerfeindliche religiöse Bewegungen inszenierten sie vermehrt öffentlichkeitswirksam parodierende Auftritte. Die Aids-Krise der 1980er Jahre veränderte den Fokus ihrer Arbeit jedoch langfristig. Die schwule Gemeinschaft, aus der auch die Ordensmitglieder mehrheitlich stammten, war besonders stark von der Epidemie betroffen. Die Mehrheitsgesellschaft schien gleichgültig gegenüber dem Leiden der Betroffenen und die Stigmatisierung von Homosexualität nahm stark zu. Deshalb verschrieben sich die Schwestern in San Francisco, aber auch an anderen Orten, dem Kampf gegen die Krankheit. Sie verbreiteten Informationen zu Safer-Sex und sammelten Spenden für HIV- und Aids-Bekämpfung. Im Rahmen dieses Aktivismus schufen sie den ersten sex-positiven Ratgeber von Schwulen für Schwule, genannt *Play Fair!* Dieser behandelt queere Sexualpraktiken umfassend und ohne Stigmatisierung. Er informiert humorvoll über Sexual-Hygiene, Präventivmassnahmen für riskante Sexualpraktiken, Informationen zu sexuell übertragbaren Krankheiten und queer-freundliche Anlaufstellen zu Fragen der sexuellen Gesundheit. Damit leisteten sie essenzielle Pionierarbeit in einer Zeit, in der die breite Gesellschaft sich einer solchen Verantwortung entzog.

Gegen Ende der 1980er Jahre kam das erste Medikament gegen Aids auf den Markt und die Epidemie wurde langsam eingedämmt. Das Trauma dieser Jahre ist in der Ordensgemeinschaft aber bis heute zu spüren. Auch im

Berliner OSPI ist die Aufklärung über Safer-Sex ein Grundpfeiler der Ordensarbeit und für viele Mitglieder einer der Hauptgründe dem Orden beizutreten. Sie arbeiten eng mit der Deutschen Aidshilfe zusammen, führen Schulungen zu Safer-Sex durch und bringen ihre Aufklärungsarbeit auch in Randbereiche der queeren Berliner Subkultur. Im Habit und ausgerüstet mit Sprenddose und Kondomen gehen sie in Sex-Klubs für schwule und bisexuelle Männer oder in Bars, in denen undokumentierte Sexarbeiter tätig sind. In der queeren Gemeinschaft Berlins sind die Schwestern gern gesehene Gäste und manches Barpersonal spendiert ihnen eine Runde.

Die Schwestern leben «teilzeitölibatär», während ihrer Arbeit ist es verboten, sexuelle Kontakte anzubahnen

In üblicher Ordensmanier war die zu Beginn beschriebene Schwesternweihe mit parodierenden Elementen geschmückt. Zum Beispiel erhielt die Novizin mit einer Fliegenklatsche einen Klaps auf den Hintern, um «demütig» zu bleiben. Dies sollte jedoch nicht über die Ernsthaftigkeit der Ordensarbeit hinwegtäuschen. Die Schwestern sehen sich als Nonnen und werden auch von ihrem Umfeld als solche anerkannt, dazu gehören auch einige in Berlin tätige katholische Nonnen. Es ist nicht ungewöhnlich, dass eine Schwester während ihrer Arbeit das eine oder andere seelsorgerische Gespräch führt. Die als «asexuell» wahrgenommene Nonnenfigur trägt dazu bei, in stark sexualisierten Kontexten das Vertrauensverhältnis zu den Gesprächspartner_innen aufrecht zu erhalten. In vulnerablen Situationen müssen diese darauf vertrauen können, dass keine Grenzüberschreitungen stattfinden, insbesondere weil Sex und Sexualität oft Thema in solchen Gesprächen sind. Die Schwestern leben deshalb «teilzeitölibatär», während ihrer Arbeit ist es strengstens verboten, sexuelle Kontakte anzubahnen.

Melissa Wilcox, eine der führenden Forschenden zu den Schwestern, nennt diese Mischung aus Parodie und Ernst auch *serious parody*. Ein für die Schwesternweihe aufgestellter Altar illustriert diese ernsthafte Parodie: Neben Kerzen und Klangschale steht die gerahmte Todesanzeige eines Berliner Aids-Aktivisten, ein ironisch gemeintes Medikament gegen Homophobie der Schwulenberatung und ein Kondom. Darauf ist eine Marienfigur abgebildet, die ein als Kondom stilisiertes Jesuskind im Arm hält, darüber stehen die Worte «Condom Savior». Zentral auf

diesem Altar, schützend flankiert von zwei Abbildungen von Derek Jarman (ein schwuler Regisseur, der von den Londoner Schwestern der Perpetuellen Indulgenz heiliggesprochen wurde) thront ein grosses phallisches Sexspielzeug aus schwarzem Kunststoff. Auf Aussenstehende wirkt ein solcher Altar vielleicht befremdlich oder sogar anstößig, für die Schwestern ist er jedoch ernsthafter Ausdruck ihrer religiös-spirituellen Praktik. Diese typische Vermischung von sakralen und profanen Objekten sowie von Referenzen zu religiös-spirituellen Traditionen der Mehrheitsgesellschaft und des internationalen Ordens, verquert gängige Vorstellungen von Sakralität. Die Erlöserrolle, welche dem Kondom durch die Worte «Condom Savior» zugeschrieben wird, kann im Kontext der lebensbedrohlichen Aids-Krise auch wörtlich genommen werden. Durch die verschiedenen Referenzen zu HIV/Aids, Homosexualität und durch die Zentralität des Phallus auf dem Altar werden gesellschaftlich stigmatisierte Sexualitäten und Lebensentwürfe sakralisiert und damit entstigmatisiert.

Gesellschaftliches Stigma transformieren

Von solchen transformativen Prozessen berichteten auch die Schwestern selbst. Eine Schwester erzählte, dass sie durch ihre Arbeit als queere Nonne ihre Geschlechtsidentität mit ihren körperlichen Geschlechtsmerkmalen besser vereinbaren konnte. Eine andere kann queerfeindliche und sogar gewalttätige Erfahrungen durch ihre Schwesternarbeit in positive Interaktionen umwandeln und eine weitere hat durch die Ordensgemeinschaft einen Ersatz zu den religiösen Gemeinschaften gefunden, die sie aufgrund ihrer Queerness ausgeschlossen hatten. Es hat sich gezeigt, dass Ordensmitglieder durch die queer-religiöse oder queer-spiritueller Praxis des Ordens internalisiertes und gesellschaftliches Stigma über Sexualität, Geschlechtsidentität und Queerness akzeptieren und produktiv für die Ordensarbeit nutzen können. Gerade deshalb ist es wichtig, gängige Vorstellungen über das Verhältnis von Sex, Sexualität, Queerness und Religion oder Spiritualität zu hinterfragen und queer-religiöse und spirituelle Gemeinschaften und ihre Praxis ernst zu nehmen.

Unsere Expertin ► **Nadia Seiler** beschäftigt sich mit Perspektiven der Queer und Gender Studies sowie der Ungleichheitsforschung auf religiös-spirituelle Phänomene. Derzeit beabsichtigt sie, ein Promotionsprojekt zur Praxis queer-religiöser und spiritueller Gemeinschaften zu realisieren. Sie ist Juniorforscherin am Schweizerischen Zentrum für Islam und Gesellschaft SZIG der Universität Freiburg. Der vorliegende Artikel basiert auf den Ergebnissen ihrer ethnografischen Masterarbeit, die von der Unifr mit dem Genderpreis 2024 ausgezeichnet wurde. nadia.seiler@unifr.ch



Sommer

Oscar Cattani, milieu du XX^e siècle

Some fuck and others get fucked

Die Erfindung des heterosexuellen Codes unter patriarchalem Vorzeichen: eine queere Kritik. **Katja Kauer**

In der Literatur der Gegenwart ist Sex oft mit Unbehagen assoziiert, so wie in «Die Ehe», von Natascha Wodin (1997), wo eine Frau von ihrem Verlobten im Walddickicht in die Sexualität eingeführt wird: *Ich hatte mir Überwältigendes von diesem Ereignis erwartet, [...] doch schließlich war da nur der Ast, der sich mir, während ich auf dem Waldboden lag, von hinten in den Rücken bohrte, Harald stieß mich mit seinem Gewicht immerzu in diesen Ast, so daß ich, da ich nicht den Mut hatte, ihn auf meine missliche Lage aufmerksam zu machen, die ganze Zeit mit nichts anderem beschäftigt war als damit, den Schmerz zu unterdrücken und meine Angst vor dem nächsten Hineingestoßenwerden in das messerscharfe Holzstück unter mir.*

Diese unbefriedigende Szene spielt sich in den 1960er Jahren ab. Grosse Erwartungen an die Liebe, die in unangenehme körperliche Erlebnisse münden, meist auch, weil die weiblichen Figuren sich weder getrauen, ihre missliche Lage, noch ihre sexuellen Wünsche zu offenbaren, prägen die Literatur des 20. Jahrhunderts. Sind nach der dritten sexuellen Revolution um 2000 die ängstlichen Frauen und die schlechten Liebhaber aus der Literatur verschwunden? Im kürzlich erschienenen Roman «Die Sache mit Rachel» (Caroline O'Donoghue (2023/2024) heisst es: *Mit zwanzig in einer längeren Partnerschaft ist der Sex der deprimierendste überhaupt. Als Teenager sind zumindest alle bereit, anspruchslos zu sein. Beide Seiten sind peinlich berührt, niemand weiß, was er tut, und es wird unentwegt gefragt «Alles okay?» und «Fühlt es sich gut an?». [...] Wenn man als junge Frau über sein [sic] Sexuelleben spricht, ist es durchaus verlockend, sich in kleinen melancholischen Exkursen darüber zu verlieren, wie man mit schweren Lidschlägen an die Decke gestarrt hat, während ein stumpfer Kerl heftig in einen hineinstieß.*

Sowohl die Ehefrau als auch die postadoleszente Studentin erleben Sex als Enttäuschung, ihr Unbefriedigtsein als selbstverschuldeten Makel. Protagonistinnen, deren Eintritt in die Heterosexualität zeitlich früher liegt, wie etwa Thomas Manns Rosalie («Die Betrogene», 1953) weisen sich keine Schuld zu, dass Sex nichts Grossartiges ist;

sie pflegten «Wollust auf sein [des Mannes] Begehren» hin, eigene sexuelle Wünsche waren ihnen fremd, genauso fremd wie der Gedanke, als Liebhaberin unzureichend zu sein. Die passivische Struktur, mit der Rosalie ihr Sexualleben beschreibt, bezieht sich auf einen Weiblichkeitsdiskurs (der 1910er Jahre), der seit 100 Jahren vergangen ist. Die Paradigmen, nach denen weibliche Sexualität bewertet wird, haben sich inzwischen längst zugunsten eines Sexpositivismus gewandelt. Jungfräulichkeit ist für Frauen kein Statussymbol mehr, sondern sexuelle Kompetenz auszustrahlen, gilt für alle Geschlechter als erstrebenswert; viel mehr Spass als ihren Vorgängerinnen macht es den emanzipierten Frauen, glauben wir den literarischen Gestalten, trotzdem nicht, mit Männern ins Bett zu gehen.

Der heterosexuelle Code

Dieser Befund kann nun weder zufällig sein noch gänzlich den Männern angelastet werden. Viel wahrscheinlicher sind wir mit einer strukturellen Misslichkeit konfrontiert, die in den Gedanken der Frauenfiguren lesbar ist, welche niemals in der Paarbeziehung offengelegt wird. Dem Unbehagen zum Trotz bieten vor allem die Frauenfiguren des neuen Jahrtausends ihren Liebhabern ein mehr oder minder perfektes pornografisches Rollenspiel: Sie seufzen und verzehren sich an den richtigen Stellen und antworten auf die Frage «Fühlt es sich gut an?» mit lautem Ja. Der Aufwand, sich als kompetente Sexualpartnerin zu präsentieren, ist gegenüber den sitzamen Gattinnen früherer Epochen, von denen nur Stillhalten erwartet wurde, zwar gestiegen, bedauerlicherweise konstatieren aber im Stillen auch die Jasagerinnen dasselbe wie Manns Heldin: «[Der Mann] beehrte mich, und ich ließ mir's gefallen.» Woher kommt die unschöne Metapher des «Hineingestoßenwerdens», die auch in die Gegenwartsliteratur Eingang findet und die so gar nicht nach sexpositiver Frau klingt? Sie kündigt von einem phallogozentrischen Code der Heterosexualität, der ziemlich antiquiert erscheint. Er wurde in einem streng patriarchalischen Kontext generiert, in dem Frauen Männern in keiner Hinsicht gleichgestellt waren.

Als im 19. Jahrhundert «gesunde Menschen» durch ein Konzept, das in früheren Epochen unbekannt war, als «heterosexuell» definiert wurden, erklärten die Sexualwissenschaftler Menschen zwar zu Triebwesen, aber sie wiesen Frauen nur einen passiven Trieb zu, nämlich den, durch den Mann begehrt, geliebt und geschwängert werden zu wollen. Das Weib verhält sich bei der Begattung mehr leidend als handelnd. Die Rolle, welche ihr die Natur zugeschrieben hat, ist die des «Empfangens», während der Mann der tätig zeugende Teil ist (Dr. Karl Weißbrodt: «Die eheliche Pflicht», 1879). Mit der Natur im Bunde wurde die Sexualität zwischen Mann und Frau zu einem Verhältnis erklärt, das dies- und jenseits des Bettes dadurch markiert ist, dass *«some fuck and others get fucked»*. Die Feministin Catharine MacKinnon setzte in «Toward a Feminist Theory of the State» (1989) dieses ungleiche Verhältnis zwischen Mann und Frau analog mit Ausbeutungsstrukturen im Kapitalismus.

«Das Weib verhält sich bei der Begattung mehr leidend als handelnd»

Der Begriff «Heterosexualität» sollte nicht in erster Linie als eine Bezeichnung für das gegenseitige Begehren oder gar die Liebe von Mann und Frau verstanden werden. Er war im 19. Jahrhundert ein weiteres Mittel einer Entzauberung der Welt, um ein Machtverhältnis zu naturalisieren. Als der Einfluss der Kirche auf die Sitten der Menschen geringer geworden war, dienten naturwissenschaftliche Sinndeutungen der Sexualkontrolle. Die Ejakulation des Mannes erklärten die Sexuologen zum eigentlichen Zweck jeder heterosexuellen, also normgerechten sexuellen Handlung. Diese gilt auch weiterhin als das Symbol für den gelungenen sexuellen Akt, selbst in Texten, die ein weibliches Lesepublikum ins Auge fassen. Zwar gilt heute, dass weibliche Figuren ihren Genuss deutlich zum Ausdruck bringen sollen, aber sie verharren dennoch in der Objektrolle, in scheinbarer Autonomie äussern sie ihre an den Mann angepassten Wünsche und betonen, wie sehr sie den Geschlechtsakt mit ihm ersehnen. Was libertär klingt, folgt einer ziemlich langweiligen Dramaturgie, die als Gussform für patriarchale Vorherrschaft aus dem 19. Jahrhundert stammt, Frauen objektifiziert und Männer auf eine phallische Funktion reduziert. Bereits im Zuge der zweiten Welle der Frauenbewegung wiesen französische Philosophinnen darauf hin, dass auch in der Psychoanalyse weibliche Sexualität immer von männlichen Parametern aus gedacht wird, was wohl in der Konsequenz hiesse, auch in ihren Träumen könnten Frauen der Erotisierung ihrer Passivität nicht entkommen.

Der Segen des Queeren

Literatur vermittelt keine faktischen Wahrheiten, legt aber Strukturen offen, die im Alltagsdiskurs verschleiert sind. Dass der heterosexuelle Akt meist nicht sehr beglückend ist, beklagen auch die im Spiel der Heterosexualität scheinbar bevorzugten Männer, die sich auf Potenz und Leistung reduziert fühlen. Freilich ist dieser Befund weder Anlass für grundsätzlichen Hetero-Pessimismus noch ein Appell, dass jede_r der zweigeschlechtlichen Liebe abschwören müsse, denn wir alle können von dem Segen einer queeren Weltsicht profitieren, die Menschen nicht zu Sklaven prokreativer Sexualakte und materieller Evidenzen erklärt. Codes, gerade beengende, sind brechbar.

Der Zauber der Sexualität ist weder nur auf biologische Gesetze noch auf unbezwingliche Sozialformen reduzierbar. Wenn Männer und Frauen ihrer sexuellen Zuneigung folgen und diese nicht als puren Trieb und intrinsisch angelegten Wunsch nach Fortpflanzung erfahren, dann entfernen sie sich bereits in einem queeren Sinne vom Konzept der Heterosexualität. Diese Entfernung vom Konzept macht die Heterosexualität erst im begrifflich reinen Sinn «sexuell». Sie wird dadurch erotischer und ist genaugenommen verqueeter. Queer ist nämlich alles, was auf heteronormative Vorgaben pfeift, kein Identitätslabel, sondern eine kritische Denkbewegung. Die Erfinder der Heterosexualität hätten schon die zuneigende Begeisterung der Frau, die sich nicht nur «hingibt», als nicht durch die (von ihnen definierte) Natur bestimmt bemängelt.

Wenn sich Menschen begehren und diese Menschen als ein weiblich und ein männlich gelesener Mensch auftreten, sich ihr Begehren vielleicht sogar vordergründig jeweils darauf richten sollte, was als Differenz wahrgenommen wird, ja selbst, wenn das Paar ein aktiv/männlich-passiv/weibliches Rollenspiel präferiert, greift auch dort queerer Widerstand, sobald das Begehren wirklich gegenseitig ist und nicht vordergründig auf Kinderzeugung oder Machtinteressen zielt. Ist der Geliebte mehr als der Phallus und die Geliebte mehr als ein Objekt, wird der (heterosexuelle) Code schon irgendwie durch (queeren) Zauber zersetzt.

Unsere Expertin ► **Katja Kauer** ist Queertheoretikerin und Genderforscherin. Sie vertritt derzeit sowohl eine Professur für Genderstudies als auch eine für die Literatur des 18. und 19. Jahrhundert an der Universität Tübingen und lehrt an der Unifr über Liebe aus queerer Perspektive.
katja.kauer@unifr.ch

Les ados face à leur sexualité

Réseaux sociaux, chaînes YouTube, sites internet, les sources d'informations dédiées à la sexualité se sont multipliées ces dernières années. Mais quels sont les connaissances et les comportements des adolescent·e·s fribourgeois·e·s en matière de sexualité? Un travail de master de l'Unifr dresse un état des lieux. **Pierre Jenny**

Si la sexualité fait partie intégrante de la vie de chacun·e, il est parfois difficile d'en parler, notamment à l'adolescence. Pudeur, contextes social et familial, éducation peuvent représenter des barrières qui empêchent de poser des questions pourtant essentielles à l'épanouissement sexuel. Pour mieux cerner les attitudes et pratiques des adolescent·e·s fribourgeois·e·s, leurs comportements et connaissances dans le domaine de la sexualité, Noémie Butt a effectué un travail de master en sciences de l'éducation. Un état des lieux réalisé en 2022: «L'idée était de répliquer une étude menée à grande échelle par Nancy Bodmer en 2008 pour le compte de la Commission fédérale suisse pour l'enfance et la jeunesse. Si cette recherche faisait le point sur le comportement des adolescent·e·s suisses âgé·e·s de 10 à 20 ans, j'ai centré mon travail sur des élèves fribourgeois·e·s de 11^e Harmos dans deux cycles d'orientation du Canton, le premier situé en Ville de Fribourg, le second dans une commune rurale», explique l'ancienne étudiante de l'Unifr, aujourd'hui enseignante dans un cycle d'orientation. Le but de ce master consistait à comparer les résultats des deux études permettant ainsi de saisir l'évolution des mœurs et des connaissances des jeunes entre 2008 et 2022.

De nombreuses sources d'information

De manière confidentielle et anonyme, 198 adolescent·e·s âgé·e·s de 14 à 17 ans ont donc rempli, en classe, un questionnaire disponible en ligne et comprenant plusieurs thématiques: usage général d'Internet, éducation sexuelle, sources d'information, expériences sexuelle et ressenti, pornographie. Même si 14 années séparent les résultats des deux études, ceux-ci ne montrent pas de contradiction. Le comportement sexuel des jeunes sondé·e·s entre 2008 et 2022 n'est pas si différent, mais les manières de s'informer ont changé. Cela est surtout dû au contexte technologique et à la diversité des sources d'informations

qui ont fortement évolué. «Je ne sais pas si l'étude permet de réellement mettre en avant ce changement majeur, mais je le constate plutôt par mes lectures personnelles et l'usage que je fais moi-même des réseaux sociaux: Internet est de plus en plus utilisé pour se renseigner sur la sexualité. YouTube a pris une place considérable dans le quotidien, avec de plus en plus d'influenceuses et d'influenceurs qui traitent des questions liées à la sexualité.

Même si 14 années séparent les résultats des deux études, ceux-ci ne montrent pas de contradiction

Il en va de même pour des réseaux sociaux comme Instagram et TikTok. Les jeunes ont donc accès à ces informations.» Le constat est le même pour Pascale Spicher, lectrice en didactique au Centre d'enseignement et de recherche pour la formation à l'enseignement au secondaire et superviseuse de ce travail de master. «Les jeunes entre 14 et 17 ans ont un plus grand accès aux réseaux sociaux que les adolescent·e·s du même âge dans l'étude de Nancy Bodmer. Cela est notamment dû au rapport des jeunes avec les smartphones. En 2008, ils et elles recevaient leur premier téléphone portable à la fin du cycle d'orientation. Aujourd'hui, le smartphone est entré dans les cours de récréation des écoles primaires. La pandémie de covid-19 est passée par là. De nombreux enfants ont eu le droit d'utiliser le téléphone portable de leurs parents pour faire l'école à la maison.» Pour Pascale Spicher, les jeunes se tournent vers Internet pour trouver des réponses

car, «en matière de santé sexuelle, rien n'a changé depuis trois générations. J'entendais récemment un politicien qui expliquait que sa mère avait enseigné l'éducation sexuelle dans le Canton de Genève. Il constatait qu'aujourd'hui, les mêmes cours sont encore donnés. Alors forcément, s'il n'y a pas d'évolution dans ce domaine, même si je soupçonne que ce n'est pas tout à fait vrai, il est assez normal que les jeunes se renseignent là où se trouvent des informations qui leur correspondent.» Une réalité étayée par les recherches de Noémie Butt: «En 2008, l'étude Bodmer démontrait que les adolescent-e-s abordaient le sujet de la sexualité le plus souvent dans le contexte scolaire, avec leurs enseignant-e-s ou avec les éducateur-trice-s en santé sexuelle. En 2022, seuls 2% des jeunes disent se tourner vers les intervenant-e-s scolaires.»

Le rôle toujours important des mamans

Internet n'est pas la seule source d'information des jeunes sondé-e-s. Le rôle, plus traditionnel, de l'entourage reste primordial, notamment celui de la maman. En effet, pour les adolescentes, la mère est la première personne avec qui elles parlent de sexualité. Suivent le ou la meilleur-e ami-e, puis la sœur. Les garçons s'adressent d'abord à leur meilleur-e ami-e, puis à leur mère et, enfin, à leur père. «On constate donc qu'il n'y a pas eu de révolution dans la

Les jeunes se tournent vers Internet pour trouver des réponses car «en matière de santé sexuelle, rien n'a changé depuis trois générations»

manière de s'informer, mais que les réseaux sociaux sont des moyens supplémentaires mis à disposition», précise Pascale Spicher. Les jeunes sont donc bien informé-e-s mais désirent en savoir plus encore, notamment sur les pratiques et les maladies sexuelles, ainsi que sur les interruptions de grossesse.

Cet accès facilité via Internet n'est pas sans danger. Les mineur-e-s sont confronté-e-s de plus en plus jeunes à des images pornographiques. «Les deux derniers items du questionnaire abordaient la thématique de la pornographie. Il en ressort qu'une immense majorité des participant-e-s a déjà été confrontée à des images pornographiques, mais qu'une immense majorité aussi fait la différence entre ces images et la vraie vie», explique Noémie Butt.

L'auteure s'intéresse aussi aux expériences sexuelles vécues par les adolescent-e-s fribourgeois-e-s. Le questionnaire

proposait une gradation des pratiques comprenant cinq paliers: 1. aucune expérience; 2. j'ai déjà embrassé et fait des câlins à quelqu'un-e; 3. j'ai vécu des moments de tendresse en caressant ou en étant caressé-e à même la peau; 4. j'ai déjà eu des rapports sexuels, j'ai déjà couché avec quelqu'un-e (avec ou sans pénétration); 5. les points 2, 3 et 4 ensemble. «Je n'avais pas d'idées préconçues, mais avec ce que l'on peut lire et entendre dans les médias et sur les réseaux sociaux, je pensais qu'il y aurait plus d'élèves de 11H qui déclareraient avoir déjà eu des rapports sexuels. En fait, pas du tout.» Selon les résultats de l'étude, 37% des élèves affirment n'avoir jamais eu d'expérience sexuelle; 38% ont déjà embrassé ou fait des câlins; 10% ont eu des contacts à même la peau et 15% déclarent avoir eu des rapports sexuels avec ou sans pénétration. L'âge moyen de ce premier rapport se situe entre 14 et 15 ans.

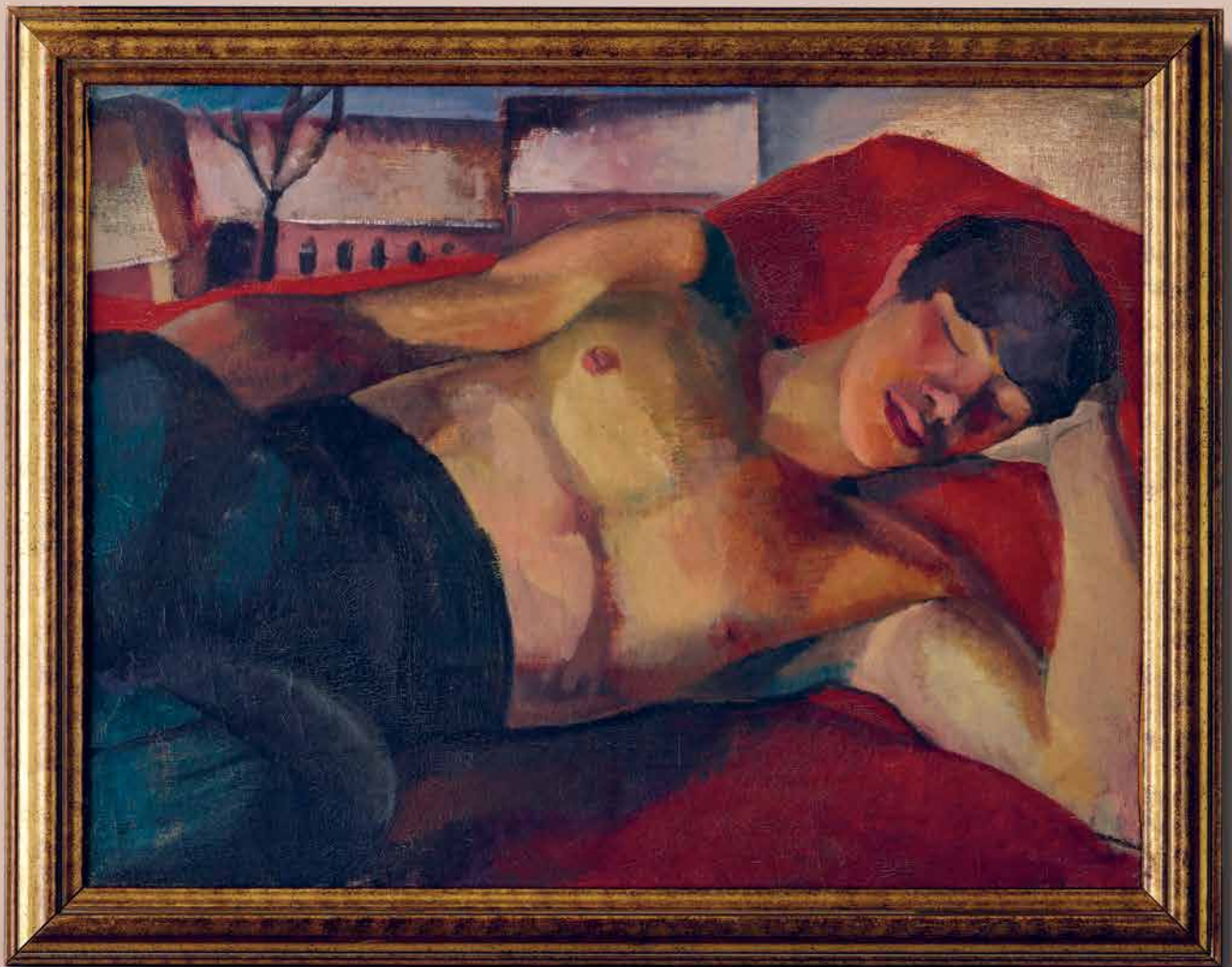
Trois élèves cependant déclarent avoir eu leur premier rapport sexuel avant l'âge de dix ans. «Ce résultat est étonnant, voire déroutant. Nous n'avons pas pu vérifier la véracité de ces réponses, mais la suite du questionnaire laisse penser que les trois jeunes en question ont dit la vérité», déclare Noémie Butt. Et Pascale Spicher de préciser: «Déontologiquement, nous aurions peut-être dû rechercher ces personnes pour savoir si elles avaient besoin d'aide, si on part du principe qu'il s'agissait d'un abus. Mais comme nous avons garanti l'anonymat et la confidentialité à tous-tes les participant-e-s, cela devenait très compliqué. Face à ces trois résultats, nous restons prudentes et compréhensives, parce que c'est vrai qu'il n'est pas normal d'avoir un premier rapport sexuel à cet âge.»

Si ce travail de master démontre une continuité entre 2008 et 2022, il a le mérite de cartographier et d'actualiser les connaissances quant aux rapports à la sexualité des jeunes fribourgeois-e-s. De quoi ouvrir de nouveaux champs d'analyses plus détaillées qui permettraient d'adapter, si nécessaire, les programmes des intervenant-e-s en santé sexuelle pour répondre au mieux aux besoins des nouvelles générations d'élèves.

Pierre Jenny est journaliste indépendant.

Notre experte ► **Noémie Butt** est enseignante au niveau secondaire II et ancienne étudiante de master au Centre d'enseignement et de recherche pour la formation à l'enseignement secondaire.
noemie.butt@edufr.ch

Notre experte ► **Pascale Spicher** est lectrice au Centre d'enseignement et de recherche pour la formation à l'enseignement secondaire.
pascale.spicher@unifr.ch



Homme endormi

Jacqueline Esseiva, 1925–1938



Prison: vraiment la bonne réponse?

Plus de 7'200 places de détention existent en Suisse et elles présentent un taux d'occupation élevé, avec une moyenne dépassant les 90%. Reste que la majorité des personnes détenues le sont pour des délits mineurs. Trois spécialistes lèvent le voile sur ce milieu souvent méconnu du grand public. **Sophie Roulin**



Des murs élevés, des barbelés, une tour de garde et des corridors sans fin... Les stéréotypes sur les prisons ont la vie dure. Aussi bien pour l'aspect des bâtiments que sur la nature des détenu-e-s. Mais la société regarde-t-elle ses prisons en face? Comment envisage-t-elle le rôle et l'évolution des établissements carcéraux? Les réformes du droit pénal ont-elles résolu les problématiques pour lesquelles elles avaient été engagées? Alix Heiniger, professeure assistante du Département d'histoire contemporaine de l'Unifr, Aimée Zermatten, docteure et chercheuse en droit pénal et membre de la Jeune Académie Suisse, et Deborah Schorno, collaboratrice scientifique auprès du Centre suisse de compétences en matière d'exécution des sanctions pénales (CSCSP), échangent leur point de vue sur cette institution en constant questionnement.

En chiffres, que sont les prisons en Suisse?

Deborah Schorno: Actuellement, notre pays compte 88 établissements pénitentiaires. La prison la plus petite compte 3 places, il s'agit de l'Orangerie, à Porrentruy, et la plus grande 399 places, à Pöschwies (ZH). Entre deux, il existe une très grande diversité d'établissements, en fonction des formes

d'exécution des sanctions qui y sont proposées. Sur l'ensemble, ils totalisent plus de 7'200 places de détention. Au 31 janvier de cette année, on comptait 6'881 personnes détenues, avec une proportion de 94% d'hommes et 6% de femmes.

Avec un taux d'occupation de plus de 90%, la Suisse fait souvent l'objet de critiques pour sa surpopulation carcérale...

Deborah Schorno: En effet, des problèmes de surpopulation sont récurrents depuis plusieurs années, surtout dans certains cantons du Concordat latin. On parle de surpopulation carcérale lorsque le taux d'occupation dépasse les 100% de la capacité. Cette suroccupation concerne principalement les établissements réservés à la détention avant jugement. Pour tenter de répondre à cette problématique, des projets d'agrandissement et de nouvelles constructions sont en cours, notamment dans le Canton de Vaud, mais cela prend du temps et n'apporte pas de solution à long terme. Cela soulève également d'importants défis en ce qui concerne le recrutement et la formation d'un personnel adéquat.

Alix Heiniger: Et, au vu de la composition carcérale actuelle, on peut se demander

si ça vaut vraiment la peine de construire de nouvelles prisons. Est-ce qu'une meilleure solution ne serait pas de trouver des moyens de vider les prisons, plutôt que d'en construire de nouvelles qui seront de toute façon à nouveau pleines?

Des alternatives à la détention pourraient-elles devenir des solutions?

Aimée Zermatten: L'Université de Genève, avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS), mène un projet sur la décroissance carcérale. Un des volets de ce projet s'intéresse au système pénal et carcéral de la Finlande. Un tournant anti-punitif y a été pris dans les années 1960, ce qui en fait un modèle prometteur et inspirant pour d'autres pays qui souhaitent tendre vers une réduction du recours à la prison. Par formes alternatives à la détention, on entend notamment la surveillance électronique ou le travail d'intérêt général.

Existe-t-il en Suisse un mouvement qui tende vers une telle évolution?

Aimée Zermatten: On sent un courant qui va dans ce sens sur la scène politique. Il y a eu plusieurs interventions parlementaires sur ces questions.

Alix Heiniger: Lorsque le Code pénal a été révisé, en 2007, on était déjà dans une volonté de décroissance carcérale. L'idée centrale qui a présidé à cette révision était d'éviter le plus possible de mettre des gens en prison pour des peines de moins de six mois. Ces peines sont trop courtes pour imaginer une formation ou exercer un effet positif. Elles se révèlent même, le plus souvent, très négatives, puisqu'on assiste à une désaffiliation sociale de la personne avec, très souvent, une perte d'emploi, du logement, des liens familiaux, etc. Le coût à payer se révèle très cher, aussi bien pour la personne que pour la société. Le législateur avait ainsi introduit des sanctions alternatives à la peine privative de liberté: le travail d'intérêt général (TIG) et la peine pécuniaire.



© STEMUTZ.COM

Alix Heiniger est professeure assistante auprès du Département d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg.
alix.heiniger@unifr.ch

Ces changements n'ont-ils pas permis la décroissance attendue?

Alix Heiniger: Disons que cette réforme a eu les effets escomptés seulement pour une partie de la population: les gens des classes moyennes supérieures ne vont plus en prison, à moins d'avoir commis une infraction grave contre des personnes ou contre le patrimoine. En revanche, on a assisté à une précarisation de la population carcérale. Les mesures

introduites ont en réalité renforcé les inégalités. Aujourd'hui, de nombreuses personnes détenues à Champ-Dollon le sont parce qu'elles ne peuvent pas payer les amendes liées à une utilisation des transports publics sans titre de transport ou parce qu'elles sont dans l'incapacité de payer les jours-amendes auxquels elles ont été condamnées.

Deborah Schorno: En 2023, selon les derniers chiffres publiés par l'Office fédéral de la statistique, les peines privatives de liberté de substitution (PPLS) de l'amende ont représenté 42% des personnes en exécution des sanctions pénales. En ajoutant les PPLS issues des peines pécuniaires et du travail d'intérêt général, ce chiffre atteint 53%.

Alix Heiniger: Dans ces cas de figure, on n'est pas face à un problème de sécurité publique, mais face à un problème de pauvreté. La prison est alors une mauvaise réponse à un problème social, pas à un problème pénal.

La prison en tant qu'institution et les personnes qui y séjournent souffrent-elles de l'image que s'en fait la société?

Alix Heiniger: Dans l'imaginaire collectif, si une personne est incarcérée, cela signifie qu'elle représente un danger pour la société. Cette idée perdure et le filtre médiatique accentue cette représentation.

Aimée Zermatten: Les études réalisées sur ces thématiques montrent en effet une sur-représentation dans les médias des crimes violents et des récidives, alors que les données du terrain montrent que la majorité des détenu-e-s n'ont pas commis d'infractions violentes ou de délits sexuels et qu'ils ne vont pas récidiver. Mais le biais cognitif perdure.

Le travail et la formation occupent-ils toujours une place centrale dans le quotidien des détenu-e-s?

Alix Heiniger: Le travail reste le principal vecteur de réinsertion. Il est donc central, mais les possibilités varient beaucoup d'un établissement à l'autre. Avec un gros problème: le travail tel qu'il est pratiqué dans les prisons n'a pas grand-chose de commun avec le monde du travail extérieur.

Deborah Schorno: Quant à la formation, la manière dont l'application des peines a évolué fait qu'il est devenu plus compliqué de se former durant le temps passé en prison.

D'une part parce que la majorité des peines sont des peines courtes, d'autre part parce que les peines plus longues commencent généralement par une détention dans un secteur fermé. Au moment où la personne



© STEMUTZ.COM

Aimée Zermatten a récemment obtenu son doctorat en droit auprès de l'Université de Fribourg. Elle est également membre de la Jeune Académie Suisse.
aimée.zermatten@unifr.ch

entre dans une forme de détention qui lui permet l'accès à un milieu ouvert, elle n'a plus le temps d'entreprendre une formation certifiante, comme un CFC.

Aimée Zermatten: Et il y a aussi tout un défi autour des métiers possibles. Une réinsertion facilitée dans le monde du travail impliquerait une maîtrise des outils numériques pour bien des domaines. Or, cela s'avère compliqué pour certain-e-s détenu-e-s pour des raisons de sécurité. Par ailleurs, il faut tenir compte des capacités des personnes incarcérées, dont le niveau scolaire et de formation se révèle souvent lacunaire. Comment leur proposer des activités valorisantes qui leur permettraient cette réinsertion?

Sans compter qu'avec un passé de détenu-e et un casier judiciaire, il sera difficile de retrouver un emploi...

Aimée Zermatten: Là, c'est la société dans son ensemble qui a un rôle à jouer. Et il

nous revient à nous, spécialistes et professionnel-le-s du domaine, de mieux communiquer sur la réalité de ces parcours de vie. La plupart des personnes qui passent par la détention n'ont pas commis d'infractions graves. Et la majorité ne récidive pas.

Alix Heiniger: L'autre problématique que nous devons évoquer, c'est le niveau d'endettement des libéré-e-s, en lien avec le remboursement des frais de justice. Lorsque vous êtes endetté en Suisse, vous ne pouvez pas accéder à tous les métiers et beaucoup d'entreprises ne vous embaucheront pas. Vous ne trouverez pas non plus de logement. Tout cela porte un lourd préjudice à la réinsertion sociale.

Deborah Schorno: Cela ne motive pas ces personnes à reprendre le travail, sachant que le salaire qu'elles pourront en tirer sera utilisé pour rembourser leurs dettes. Le système les inscrit dans un cercle négatif dont il est difficile de sortir. Entre le casier judiciaire et les dettes, elles ne sont jamais vraiment libérées.

La perspective de la réinsertion est-elle une préoccupation récente ou a-t-elle toujours existé?

Alix Heiniger: Le postulat de base, qui a mené à la création des prisons telles qu'on les connaît depuis environ deux cents ans, est que l'origine du crime se trouve dans le milieu de vie et les mauvaises habitudes de la personne incriminée. La prison est une façon de la soustraire à ce milieu de vie pour lui donner une discipline et pour lui apprendre à travailler régulièrement. La notion de réinsertion apparaît dans les textes légaux avec des formulations qui évoluent au cours du temps. Par exemple, la révision de 1971 du Code pénal stipule que la peine doit «exercer une action éducative» et «préparer [le] retour à la vie libre».

Aimée Zermatten: Elle a été inscrite noir sur blanc dans le Code pénal, en 2007. À l'article 75, on retrouve les éléments concernant cet objectif, dont les efforts de resocialisation, la possibilité de travailler, de se former et la préparation à la libération.

Que répondez-vous à celles et ceux qui parlent des prisons suisses comme de prisons 5 étoiles?

Aimée Zermatten: C'est une expression qu'on entend en effet. Et les bâtiments peuvent être très beaux architecturalement, mais ce sont des murs derrière lesquels les personnes sont enfermées. Elles ne peuvent pas décider ce qu'elles vont manger ou aller faire du sport quand elles le souhaitent. Au-delà de la privation de liberté de mouvement, il y a aussi la privation de la liberté de choix. On ne peut pas appeler ses proches quand on en a envie ni prendre une douche. Cela laisse la place à l'introspection, mais aussi à beaucoup d'anxiété. Il y a énormément de souffrances pour les personnes détenues et pour leur entourage, dont on n'a encore pas parlé ici.

Alix Heiniger: Lorsque une personne est arrêtée et sortie de son quotidien pour être placée en préventive, c'est extrêmement angoissant pour elle et pour ses proches. La personne disparaît du jour au lendemain, sans prévenir, sans explication. Les règles sont très strictes durant cette phase, avec des contacts très limités. Les enfants et les proches paient aussi même si elles et ils n'ont rien fait.

La prison en tant qu'institution se remet-elle en cause?

Alix Heiniger: Oui, sans cesse, et elle le fera toujours. La prison, mais aussi la justice, son application, le Code pénal, etc. Si vous regardez la population carcérale du XIX^e siècle, une chose est particulièrement frappante par rapport à ce que nous vivons aujourd'hui: les femmes y représentent 20% des détenu-e-s. Parce que les femmes se retrouvaient en prison pour être enceintes sans être mariées, pour avoir avorté, pour ne pas avoir su s'occuper d'un nourrisson dont elles n'avaient même pas compris qu'il allait venir au monde... Par la suite, la jeunesse a été mieux instruite, mieux éduquée. Les services sociaux sont apparus et on a dépénalisé les pratiques comme l'avortement. Ce qui a fait chuter drastiquement la proportion de femmes dans les prisons.

De telles évolutions sont-elles encore possibles?

Alix Heiniger: Plus proches de nous, en 1975, sur l'ensemble des détenus-e-s de Bellechasse, 25% étaient en prison pour avoir refusé d'accomplir leur service militaire

et 25% pour consommation de stupéfiant. Ces deux catégories de personnes ne vont plus en prison en 2024. Il existe d'autres exemples et j'espère vraiment que les personnes qui sont détenues aujourd'hui pour ne pas pouvoir payer leurs amendes liées aux transports publics ne seront rapidement plus en prison pour cette raison.



Deborah Schorno est collaboratrice scientifique auprès du Centre suisse de compétences en matière d'exécution des sanctions pénales (CSCSP).
Deborah.Schorno@skjv.ch

Aimée Zermatten: La question revient toujours dans les textes anciens et récents: comment faire mieux? Comment faire sans la prison, sans sortir les gens de leur milieu de vie?

Deborah Schorno: La prison, son concept, est un énorme paradoxe: on retire les gens de la société en espérant pouvoir ensuite mieux les y réinsérer.

Sophie Roulin est journaliste indépendante.

Prolongez votre réflexion autour des prisons en écoutant le podcast du Café scientifique organisé par l'Unifr le 23 octobre 2024, «Prisons – Faire face aux barreaux»

► events.unifr.ch/cafes-scientifiques

Hoffnung aus der Tiefe





Dallol, Danakil-Senke im Nordosten Äthopiens.

Mitten in einer erbarmungslos heissen Wüste, in der ausserordentlich giftige Tümpel zu finden sind, will ein internationales Forschungsteam ein mehrere Kilometer tiefes Loch bohren. Und damit einen bunten Strauss an Erwartungen erfüllen. **Ori Schipper**

Es ist eine verwegene Idee: Mitten in der äthiopischen Wüste ein 2500 Meter tiefes Loch zu bohren. Am heissesten Fleck der Erde, wo die Temperaturen bei durchschnittlich 35 Grad liegen und oft auch mehr als 50 Grad erreichen. Und wo es so gut wie nie regnet. «Die Bevölkerung vor Ort hat sich an diese Bedingungen angepasst, doch die Wasserknappheit macht auch ihr zu schaffen», sagt Anneleen Foubert, Professorin am Departement für Geowissenschaften der Universität Freiburg und Leiterin des «Afar Dallol Drilling»-Projekts. Wie unerbittlich die klimatischen Konditionen sind, hat sie auch am eigenen Leib erfahren, als sie 2013 nach ihrer ersten Expedition im Afar-Dreieck im Spital rehydriert werden musste.

Korallenspuren in der Salzwüste

«Seither schaue ich, dass alle Expeditionsteilnehmenden jeden Tag mindestens sechs Liter Wasser und einen Liter isotonische Flüssigkeit zu sich nehmen», sagt Foubert. Die Expeditionen führen in die Danakil-Senke im nördlichen Teil des Afar-Dreiecks. Die Senke liegt rund 120 Meter unter dem Meeresspiegel und hat eine abwechslungsreiche Geschichte vorzuweisen. Denn im Laufe der letzten 500'000 Jahre hat das Rote Meer die Region mehrmals überflutet, wie Foubert und ihr Team aus den Spuren an den Bergflanken und in den Sedimenten des Beckens schliessen. Immer wenn es warm war auf der Erde und das schmelzende Eis dazu führte, dass die Meere anschwellen, breiteten sich Korallen aus, wo jetzt nur Sand und Salz zu sehen sind. Als auf die Wärmephasen Zeiten folgten, in

denen der Meeresspiegel wieder sank, weil ein Teil des Wassers erneut zu Eis gefror, trennten die Danakil-Alpen das Meerwasser in der Senke wieder vom Roten Meer ab. Im Laufe von Abertausenden Jahren verdunstete das Wasser allmählich. Die Bedingungen im riesigen Becken wurden dadurch zusehends harscher, so dass die Korallen schliesslich weichen und den Platz mikrobiellen Überlebenskünstlern überlassen mussten. Und obwohl einzelne Bakterien so klein sind, dass sie nicht mit dem

Als auf die Wärmephasen Zeiten folgten, in denen der Meeresspiegel wieder sank, weil ein Teil des Wassers erneut zu Eis gefror, trennten die Danakil-Alpen das Meerwasser in der Senke wieder vom Roten Meer ab

menschlichen Auge zu erkennen sind, haben auch die Mikroben deutliche Spuren im Gestein hinterlassen. Denn oft wachsen sie in Kolonien und bilden Mikrobematten, die versteinern können. «Solche eingekapselten Lebensformen haben wahrscheinlich auch bei der Entstehung des

Lebens auf der Erde vor rund vier Milliarden Jahren eine grosse Rolle gespielt», sagt Anneleen Foubert.

Die vielen aufeinanderfolgenden Überflutungs- und Austrocknungszeitfenster haben zur Folge, dass im Untergrund der Danakil-Senke Salzsichten zu finden sind, die mehrere Hundert Meter dick sind. Schon seit geraumer Zeit werden die Kalisalze abgebaut und als Düngemittel verwendet. «Noch vor zehn Jahren transportierte die lokale Bevölkerung die Ware auf Kamelen durch die Salzwüste. Seither hat sich vieles verändert», sagt Foubert. Heute rollen Lastwagen auf einem neu gebauten Strassennetzwerk nach Djibouti, von wo das Salz hauptsächlich nach China verschifft wird. Das Hauptaugenmerk der Forschenden liegt jedoch nicht auf dem Salzhandel, sondern auf der erdgeschichtlichen Bedeutung dieses Gebiets, wo drei tektonische Platten auseinanderdriften – und sich im Laufe der nächsten Zehntausenden von Jahren wahrscheinlich eine neue ozeanische Platte bildet.

Giftige Erdsäfte in leuchtenden Farben

Wer diese Entstehung untersuchen will, muss an allen anderen Orten auf der Welt auf den Meeresspiegel hinabtauchen. Nur im Afar-Dreieck spielt sich dieser Prozess auf dem Land ab. Zudem weist das Afar-Dreieck auch Vulkane und heisse Quellen auf, wie es sich für eine tektonisch aktive Gegend gehört. Einige dieser Tümpel und Teiche im sogenannten Dallol-Gebiet riechen nach Schwefel und wirken ausserirdisch, weil sie in allen möglichen und unmöglichen Farbtönen leuchten. In der

Sprache der lokalen Bevölkerung bedeutet Dallol «Ort ohne Wiederkehr». Tatsächlich ist die Flüssigkeit in einigen dieser farblich aufregenden Tümpel so sauer, dass sie sogar Glas zersetzt, wie die Forschenden um Foubert in Erfahrung brachten, als sie die Tümpel beprobten.

«Der Gelbe See blubbert und stösst giftige Gase aus. Das bezeugen die zahlreichen toten Vögel in seiner Umgebung», hielten andere Forschende in einem wissenschaftlichen Beitrag fest, in dem sie nach den

«Der Gelbe See blubbert und stösst giftige Gase aus. Das bezeugen die zahlreichen toten Vögel in seiner Umgebung»

Grenzen mikrobiellen Lebens auf der Erde suchten – und sie in den giftigen, salzsauren Erdsäften fanden, die im Dallol-Gebiet an die Oberfläche stossen. Für ihr Vorhaben, an diesem doch eher unwirtlichen Ort ein mehrere Kilometer tiefes Loch zu bohren, hat Foubert ein weitreichendes Netz geknüpft, das sowohl Vertreterinnen und Vertreter der Bevölkerung vor Ort, Beamte in den äthiopischen Ministerien für Minen und für Ausbildung wie auch Forschungspartner an der Universität von Addis Abeba und weiteren Hochschulen in Äthiopien, in Europa, in Asien und in den USA umfasst.

Foubert und ihre Mitstreiterinnen und Mitstreiter haben mehrere Workshops organisiert, an denen «gut die Hälfte der Teilnehmenden aus Äthiopien kam», sagt die Geologin. An diesen Treffen haben sich die Beteiligten darüber ausgetauscht, wo genau und mit welchen Zielsetzungen die Bohrung erfolgen sollte. So ist ein bunter Strauss an Erwartungen zusammengekommen, die an das Bohrloch geknüpft sind. Während sich die Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler etwa neue Einsichten

in die Dynamik der Erdkruste und in die Wechselwirkungen zwischen Mikroben und Mineralien erhoffen, ist die Bevölkerung vor Ort an der Erschliessung von Trinkwasserquellen, an der Nutzung von geothermischer Energie sowie an einem Frühwarnsystem für Erdbeben und Vulkanausbrüche interessiert.

Egalitärer Ansatz

«Wir wollen das Bohrloch deshalb offenlassen und mit Sensoren ausstatten», sagt Foubert. «So holen wir aus der Bohrung mehr heraus.» Denn dadurch wären die Forschenden nach der Bohrung nicht nur mit der Auswertung des Bohrkerns beschäftigt, sondern auch mit der Einrichtung einer Erdbeobachtungsstation in der Tiefe. Vor einem Jahr haben die Forschenden die an den Workshops gesammelten Anliegen im «Afar Dallol Drilling»-Projektantrag schriftlich zusammengefasst. Und den Antrag anfangs 2024 dem «International Continental Scientific Drilling Program» (kurz ICDP) unterbreitet, das seither das Vorhaben geprüft und als «wissenschaftlich herausragend» eingestuft hat. Jetzt geht es darum, die für die Bohrung benötigten 18 Millionen Franken zusammenzutreiben.

«Das ist trotz der hohen gesellschaftlichen Relevanz des Projekts nicht einfach – und erfordert internationale Anstrengungen», sagt Foubert. Für sie steht fest, dass «alle Kolleginnen und Kollegen gleichwertig sind, auch wenn nicht alle über die gleichen finanziellen Mittel verfügen». Diesen egalitären Ansatz verfolgt sie schon lange. So hat sich Foubert etwa für ein Austauschabkommen zwischen der Universität Freiburg und der Universität von Addis Abeba eingesetzt, das 2017 in Kraft getreten ist. Und zwei Jahre später hat sie mit ihrer Familie ein Sabbatical in Äthiopien verbracht, während dem auch ihre beiden Töchter in einem neuen Umfeld «wichtige Lebenserfahrungen sammeln konnten».

Lösungen statt Machtspiele

Foubert selbst hat während ihrem Sabbatical an der Universität von Addis Abeba unterrichtet – und so talentierte Studentinnen und Studenten kennengelernt. Einige

davon sind danach in die Schweiz gekommen, um in Fouberts Gruppe zu forschen. «Soeben haben zwei Personen aus Äthiopien ihr Doktorat abgeschlossen», sagt Foubert. «Das sind hochmotivierte Nachwuchswissenschaftlerinnen und -wissenschaftler. Beide haben eine Assistenzprofessur an der Universität von Addis Abeba erhalten – und können jetzt die Vorbereitungsarbeiten für das Bohrloch koordinieren.» Überhaupt will sie mit dem bisher oft beobachteten «kolonialistischen Verhalten in der Forschung» endlich brechen. «Ich glaube fest an Teamarbeit», meint Foubert und fügt hinzu: «In der Wissenschaft sollte es nicht um Machtspiele gehen, sondern darum, gemeinsam nach Lösungen zu suchen und drängende Fragen zu beantworten.»

Ori Schipper ist freischaffender Wissenschaftsjournalist.

Unsere Expertin ► **Anneleen Foubert** ist Professorin am Departement für Geowissenschaften der Unifr. Sie interessiert sich für die Spuren, die frühere Lebewesen im Gestein hinterlassen haben. anneleen.foubert@unifr.ch

Des béquilles visuelles pour la mémoire



Et si on pouvait améliorer la mémoire de travail des enfants? Après des années de recherche, Christophe Fitamen et ses collègues ont finalement démontré qu'il existe un moyen efficace pour mieux retenir une information: recourir à des indices visuels. **Christian Doninelli**

«En neuf ans de recherche menée sur le sujet, c'est la première fois que je vois de manière claire et univoque qu'il est possible de soutenir la mémoire de travail chez des enfants très jeunes». Cette affirmation de Christophe Fitamen, lecteur au Département de psychologie de l'Université de Fribourg, exprime non seulement le soulagement que l'on éprouve après une longue quête, mais atteste aussi de la rigueur de la démarche scientifique. Enfin! Après de multiples tentatives, il peut l'annoncer: avec ses collègues Agnès Blaye et Valérie Camos, il est parvenu à démontrer qu'il était possible de soutenir les stratégies mnémotechniques, en particulier chez les enfants, et cela dès 3 ans et demi. Une prudence rare à une époque où les librairies regorgent d'ouvrages promettant de «booster sa mémoire en dix leçons». La science, elle, doit se contenter d'avancer à son rythme en se défiant des conclusions hâtives et mirobolantes.

Une mémoire à usage rapide

La mémoire de travail sur laquelle travaille Christophe Fitamen ne doit pas être confondue avec la mémoire à long terme, même s'il existe une certaine porosité entre les deux concepts, «un continuum» selon ses termes. La première est celle qui consiste à stocker une information uniquement durant les quelques secondes nécessaires à exécuter une tâche, par exemple pour se souvenir d'un code d'accès à recopier. La seconde permet de faire remonter à la surface des souvenirs anciens, tels que les prépositions allemandes suivies du datif ou l'odeur de naphthaline de l'appartement d'une tante disparue depuis longtemps.

Chez les élèves, la mémoire de travail est très utile car elle permet de garder à l'esprit les informations nécessaires à la compréhension d'un texte ou d'une consigne. Dans son article, l'équipe de recherche en

relève d'ailleurs tout l'importance: «la qualité de cette mémoire est un bon prescripteur de la réussite scolaire des enfants, plus encore que le QI». Et l'on comprend mieux, dès lors, leur envie de développer des stratégies pour mieux la soutenir.

«La qualité de cette mémoire est un bon prescripteur de la réussite scolaire des enfants, plus encore que le QI»

Support verbal vs visuo-spatial

La stratégie classique pour soutenir sa mémoire de travail consiste à répéter à voix haute ce que l'on doit mémoriser. Qui n'a pas scandé oralement les chiffres d'un numéro de téléphone le temps de le composer sur son smartphone? «Il s'agit là de mémoire phonologique, précise Christophe Fitamen. Cette technique consiste à répéter en boucle une information verbale. Les dernières études sur le sujet tendent à démontrer que cette stratégie de mémorisation apparaît vers les cinq ans. En deçà, nous ne disposons pas de preuve que les enfants utilisent cette répétition dite articulatoire ou verbale. Il existe une autre méthode, moins étudiée, qui consiste à fournir des repères visuels et spatiaux durant les tâches de mémorisation. Nous parlons alors de mémoire visuo-spatiale. Nous avons émis l'hypothèse que les indices visuels peuvent améliorer les performances de la mémoire de travail, potentiellement via une répétition visuo-spatiale. Comme nous ne savions pas à partir de quel âge cette

stratégie de mémorisation apparaît, nous nous devons d'effectuer nos propres tests.»

Expérience soigneusement pensée

Dans le premier scénario, les enfants ont pu voir sur un écran d'ordinateur un paysage où figuraient six maisons. Un ourson est apparu quelques secondes dans l'une d'elles, puis a disparu avant de réapparaître après quelques secondes dans une deuxième maison, puis après un nouveau délai, dans une troisième et ainsi de suite. «Les enfants ont dû mémoriser la séquence de maisons visitées tout en indiquant l'orientation de l'ourson dans chacune d'elles, décrit Christophe Fitamen. Avait-il la tête en haut ou la tête en bas?».

Dans le second scénario, le principe de l'ourson apparaissant successivement dans différentes maisons était le même à une différence près, et de taille: les maisons disparaissaient furtivement du paysage entre les apparitions de l'ourson.

Ce changement de scénario d'apparence anodine a eu des conséquences significatives sur la performance mnésique des enfants. «La présence constante des maisons, même vides, pourrait soutenir la mémoire de travail des enfants, avance Christophe Fitamen. On voit que ces dernières leur ont servi de repères visuo-spatiaux, les ont aidés dans le processus de répétition, à l'image de ce que l'on observe avec la répétition verbale, ce qui a contribué à une meilleure mémorisation.»

Des compétences plus précoces

En analysant plus en détail les résultats, l'équipe de psychologues a aussi mis en évidence que les effets du soutien visuo-spatial ne différaient pas en fonction de l'âge des enfants. Cela signifie que tous les enfants, qu'ils aient trois ans et demi ou six ans, en bénéficient de la même manière. «Cela

nous suggère que même les très jeunes enfants, contrairement à ce que l'on croyait, peuvent utiliser des stratégies de mémorisation, en l'occurrence des repères visuels», se réjouit Christophe Fitamen.

Le chercheur note également, en pointant une représentation graphique, que ce soutien visuel permet aux plus jeunes de se rapprocher des performances des enfants qui ont six mois de plus lorsque ces derniers ne bénéficient pas de ces indices visuels.

Seconde expérience avec des adultes

La configuration de l'expérience était identique à la précédente à l'exception de quelques adaptations: le paysage comptait non pas 6 mais 11 maisons, afin d'adapter l'exercice aux capacités de la cohorte.

Mais étudier l'humain n'est jamais simple, surtout quand on se penche sur ses circonvolutions! Tandis que les repères visuels ont aidé les enfants à mieux mémoriser, ils ne se sont avérés d'aucune aide pour les adultes dotés d'une bonne mémoire de travail. «Avec ou sans l'aide des maisons, leurs résultats se sont avérés de même niveau. On peut en déduire que les jeunes adultes ayant une bonne capacité en mémoire de travail ont mis en place des stratégies leur permettant de mémoriser la séquence sans avoir recours aux indices spatiaux». En revanche, et l'information est d'importance, l'expérience a révélé que les indices visuels aident les adultes ayant de faibles capacités en mémoire de travail, tout comme ils ont aidé les enfants.

«Les jeunes adultes ayant une bonne capacité en mémoire de travail ont mis en place des stratégies leur permettant de mémoriser la séquence sans avoir recours aux indices spatiaux»

Avant d'entamer la discussion, il convient de récapituler les résultats principaux, histoire de rafraîchir la mémoire de travail de chacun-e et donc de faciliter la compréhension de ce texte. L'étude de Christophe Fitamen et de ses collègues a démontré que les enfants en bas âge mémorisent mieux quand on leur fournit des indices visuels, ici des maisons. C'est d'ailleurs la première fois qu'un article met en évidence cette capacité d'appliquer une stratégie de répétition visuo-spatiale à un âge aussi précoce, soit dès trois ans et demi. Les adultes, eux, en revanche n'en profitent que peu, sauf celles et ceux dont la mémoire de travail est la plus faible. Alors comment l'expliquer et quelles conclusions peut-on en tirer, en particulier si l'on souhaite renforcer les processus mnésiques?

Mécanismes sous-jacents

Avant tout, il faut souligner que ces résultats remettent en question la pensée dominante selon laquelle le maintien stratégique de la mémoire est inaccessible aux enfants d'âge préscolaire, pensée que l'on expliquait soit par une immaturité neurodéveloppementale (les enfants n'en sont tout simplement pas capables physiquement), soit par une incapacité attentionnelle (ils n'arrivent pas à rester concentrés assez longtemps sur l'exercice). Une explication proche de cette dernière a d'ailleurs longtemps conduit les recherches de Christophe Fitamen: «A l'époque de mon doctorat, nous supposions que c'était parce qu'ils ne parvenaient pas à garder à l'esprit le but de l'exercice que les enfants de moins de six ans étaient incapables de mettre en place des stratégies de mémorisation. Or là, sans que nous leur donnions de consignes, uniquement en enrichissant l'environnement avec des maisons, ils ont sensiblement amélioré leur mémoire de travail!» Un constat qui ne suffit toutefois pas à écarter l'hypothèse d'une aide au maintien du but: «Nous avons mené une nouvelle étude, dont l'article est actuellement en phase de révision, afin de dissocier les effets d'aide au maintien du but de l'aide à la mise en place d'une répétition visuo-spatiale. Nous estimons que l'amélioration des performances proviendrait

essentiellement d'un encouragement implicite à la mise en place d'une répétition visuo-spatiale grâce à l'enrichissement de l'environnement.»

Recherche fondamentale, plus si entente

Christophe Fitamen et ses collègues ont avant tout tenté de comprendre comment fonctionne la mémoire de travail visuo-spatiale chez les très jeunes enfants, une problématique relevant de la recherche fondamentale, mais les trois scientifiques n'excluent pas que leurs résultats puissent inspirer des applications concrètes. Avec toute la prudence requise, Christophe Fitamen suggère que, dans le cadre d'un exercice en classe, l'enseignant-e pourrait souligner les mots essentiels d'une consigne: «*Stricto sensu*, ce n'est plus de la mémorisation visuo-spatiale, concède-t-il, mais cela montre qu'attirer l'attention sur certains éléments permet de faciliter le traitement de l'information.» Et d'encourager les étudiant-e-s à mettre en œuvre des stratégies de mémorisation, telles que des cartes mentales, car elles «permettent d'augmenter la profondeur de traitement en mélangeant les modalités de mémorisation, verbales et spatiales, ce qui favorise l'ancrage de l'information à plus long terme.»

Christian Doninelli est rédacteur à Unicom.

Notre expert ► **Christophe Fitamen** est lecteur au Département de psychologie. Il mène des recherches sur la mémoire de travail des enfants et des adultes, et la disponibilité de leurs ressources attentionnelles.
christophe.fitamen@unifr.ch

Von Lerchen und Nachteulen

Schlaf beeinflusst unsere Gesundheit und Leistungsfähigkeit – und zwar stärker, als vielen bewusst ist. Im Gespräch spricht Schlafforscher Björn Rasch über unterschiedliche Bedürfnisse, Schlafmythen und den Einfluss psychologischer Faktoren auf die Schlafqualität. **Lovis Noah Cassaris**



Björn Rasch, wie haben Sie letzte Nacht geschlafen?

Gut, da ich in Freiburg übernachtet habe. Meine Kinder waren nicht da, um meinen Schlaf zu unterbrechen. Besonders meine 6-jährige Tochter kommt oft nachts zu uns ins Bett.

Haben Sie dann Schwierigkeiten, wieder einzuschlafen?

Ja, besonders wenn sie sich bewegt oder mit den Zähnen knirscht. Wir versuchen, ihr das abzugewöhnen.

Was bedeutet guter Schlaf eigentlich?

Die Definition ist nicht eindeutig. Ein guter Schlaf lässt sich am besten durch das Erholungsgefühl am Tag messen. Schlaf ist dabei sehr individuell – einige brauchen mehr, andere weniger. Ein weiteres Indiz für guten Schlaf ist die Leistungsfähigkeit, eine geringere Anfälligkeit für Infektionen und das Ausbleiben von Müdigkeit in unpassenden Situationen. Beim guten Schlaf wird oft auf die Fragmentierung geschaut: Wie oft und wie lange wacht man nachts auf? Kurze Wachphasen sind günstiger. Tatsächlich wacht jeder gesunde Mensch nachts 20 bis 25 Mal auf, ohne es zu merken. Unser Eindruck, durchgeschlafen zu haben, ist also oft eine Illusion.

Gibt es Unterschiede im Schlafverhalten zwischen Frauen und Männern?

Ja, Frauen schlafen durchschnittlich länger und haben einen höheren Anteil an Tiefschlaf, in dem wichtige Erholungsprozesse ablaufen. Vor der Pubertät sind die Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen gering. Mit der Menopause gibt es erneut Veränderungen, da Hormone den Schlaf beeinflussen. Insomnie tritt bei Frauen häufiger auf, während Schlafapnoe eher bei Männern vorkommt, besonders bei älteren.

Welche Mythen über Schlaf stören Sie am meisten?

Der 8-Stunden-Mythos. Der stimmt einfach nicht. Er führt oft dazu, dass Menschen glauben, jede Nacht acht Stunden schlafen zu müssen, obwohl die Schlafdauer nicht jede Nacht gleich sein muss und viele vielleicht weniger Schlaf brauchen.

Man sollte sich hier keinen Druck machen. Der Schlaf vor Mitternacht als «erholsamster Schlaf» ist ebenfalls ein Mythos. Wichtiger ist die Regelmässigkeit. Die erste Hälfte des Schlafs ist erholsamer wegen des Tiefschlafs, unabhängig davon, wann man ins Bett geht.

Wie stehen Sie zu Powernaps?

Schlaf am Tag kann Konzentration, Gedächtnis und Exekutivfunktionen verbessern und die Müdigkeit reduzieren. Für Menschen mit Schlafstörungen ist ein Nickerchen jedoch oft nicht ratsam, da es den Schlafdruck am Abend reduziert.

Stimmt es, dass Powernaps nicht länger als 15-20 Minuten dauern sollten?

Diese Empfehlung soll verhindern, dass man in den Tiefschlaf fällt, aus dem das Aufwachen schwieriger ist. Tiefschlaf ist zwar erholsam, kann das erneute Wachwerden aber erschweren. Längere Nickerchen sind kein Problem, solange man sich danach erholt fühlt und abends gut einschlafen kann.

Worüber forschen Sie?

Ich untersuche, wie Gedanken, Vorstellungen und Emotionen – also psychische Prozesse – den Schlaf beeinflussen. Bei Insomnie spielen solche Faktoren eine grosse Rolle. Aktuell erforschen wir unter anderem, wie Entspannungsverfahren oder Musik den Schlaf fördern können.

Wie setzen Sie das praktisch um?

Wir spielen beispielsweise Musik im Schlaf ab, um zu beobachten, ob sie die Erholung fördert oder stört. Erste Hinweise zeigen, dass Musik förderlich sein kann, solange sie nicht zu laut ist.

Einige Menschen bemerken im Schlaf absolut nichts – selbst wenn sie ausgeraubt würden.

Es gibt starke individuelle Unterschiede in der Geräuschwahrnehmung im Schlaf. Unser Gehirn reagiert unterschiedlich auf Geräusche, je nach Bedeutung, die wir ihnen beimessen. In Studien konnten wir zeigen, dass Menschen unterschiedlich auf denselben Ton reagieren, abhängig davon,

ob sie angewiesen wurden, darauf zu achten oder nicht.

Psychologische Faktoren wie «Wie wichtig sind mir die Geräusche?» oder «Wie stark empfinde ich ein Geräusch als störend?» beeinflussen den Schlaf erheblich. Lärm stört den Schlaf grundsätzlich, das ist klar. Entscheidend ist jedoch, wie wir die Geräusche bewerten. Zum Beispiel kann das Summen des Kühlschranks sehr störend wirken, wenn es uns grundsätzlich ärgert – dann wird es uns auch nachts wachhalten. Das gleiche Geräusch wird jedoch weniger störend empfunden, wenn wir es ignorieren oder als unbedeutend einstufen.

Beeinflusst Ihre Forschung Ihr eigenes Schlafverhalten? Haben Sie Routinen?

Ja, ich nutze Einschlafhilfen und Entspannungstechniken aus meiner Forschung, wie zum Beispiel Selbsthypnose, auch für mich selbst. Wache ich nachts auf, mache ich Achtsamkeits- oder Atemübungen, damit ich schneller wieder einschlafen kann. Frühe Karrierejahre in der Schlaforschung sind übrigens schlecht für den eigenen Schlaf, da man oft nachts wach ist, um andere beim Schlafen zu beobachten.

Ich muss gerade an den Wecker denken ...

Genau! Manche können weiterschlafen, andere sind noch vor dem Wecker wach, weil sie wissen, dass er klingeln wird.

Melatonin wird oft als Schlafmittel eingesetzt. Was halten Sie davon? Im Gegensatz zu anderen Ländern ist Melatonin in der Schweiz verschreibungspflichtig.

Melatonin ist ein körpereigenes Hormon und zeigt unserem Körper den optimalen Zeitpunkt für den Schlaf. Es kann bei Schlafstörungen hilfreich sein, besonders bei Jetlag. Die Wirkung ist jedoch eher mild, und Licht am Morgen kann manchmal ebenfalls helfen. Wahnsinnig viel muss man sich bei schweren Schlafstörungen von Melatonin nicht versprechen.

Ist die Zeitumstellung schädlich?

Die Zeitumstellung hat schlafmedizinisch wenig Sinn, da sie den zirkadianen Rhythmus stört. Besonders der «Verlust» einer Stunde im Frühjahr belastet viele. Ältere

Menschen und Kinder spüren dies oft stärker, und auch Tiere auf dem Bauernhof könnten betroffen sein. Der ökonomische Nutzen der Zeitumstellung ist gering, weshalb viele die Abschaffung befürworten. Die Entscheidung, welche Zeit beibehalten werden soll, ist jedoch nicht leicht zu treffen. Da wir oft früh starten müssen, wäre die Winterzeit vorteilhafter, da es morgens früher hell wird und der Tag besser beginnen kann. Allerdings zeigen Studien, dass die Anzahl der Verkehrsunfälle steigt, wenn es abends früher dunkel wird.

Was passiert im Körper bei Schlafmangel?

Kurzfristiger Schlafmangel macht uns am nächsten Tag unkonzentriert und gereizt, aber der Körper kann sich erholen. Chronischer Schlafmangel hat jedoch gravierende Folgen für das Immunsystem, den Metabolismus, das Herz-Kreislauf-System und das Risiko für Erkrankungen wie Diabetes oder Demenz.

Was halten Sie denn von Schlaf-Apps und Wearables?

Einerseits bieten sie eine grosse Chance, da sie viele Informationen liefern, die bisher nur im Schlaflabor verfügbar waren. Allerdings erzeugen sie manchmal auch Druck, da Nutzer_innen ihren «Schlafscore» überprüfen und sich schlecht fühlen könnten, wenn die Werte nicht ideal sind. Die Hersteller solcher Geräte sollten darauf achten, dass die Rückmeldungen der Uhren keinen übermässigen Druck erzeugen. Zudem betone ich immer wieder, dass sich der Schlaf im Laufe des Lebens verändert. Mit zunehmendem Alter nimmt die Schlafqualität oft ab, was völlig normal ist. Man sollte also nicht erwarten, im Alter genauso gut zu schlafen wie in jüngeren Jahren.

Ist Blaulicht schädlich?

Blaulicht beeinflusst unseren zirkadianen Rhythmus, was zu einer verzögerten Melatoninausschüttung führen kann. Blaulichtfilter können diesen Effekt reduzieren, allerdings ist der Einfluss nicht sehr gross. Es ist zwar eine gute Empfehlung, abends auf Blaulichtquellen zu verzichten, jedoch ist es eine Illusion, dadurch allein Schlafstörungen beheben zu können. Schlafprobleme

haben meist mehrere Ursachen, wie beispielsweise Stress, Belastungen im Alltag, existenzielle Ängste oder eine unregelmässige Tagesstruktur. Auch Tipps wie das Abkühlen des Schlafzimmers auf 18 Grad sind nicht zwingend eine Lösung für Schlafprobleme.

Gibt es Personengruppen, die besonders gefährdet sind, schlecht zu schlafen?

Ja, beispielsweise Eltern, Frauen in den Wechseljahren und Jugendliche, die oft unter Überlastung und Ängsten leiden. Auch Burnout und Stress im Erwachsenenalter können Schlafprobleme verursachen.

Was passiert im Gehirn, wenn wir schlafen?

Früher ging man davon aus, dass das Gehirn im Schlaf quasi «abgeschaltet» ist oder primär der Energieeinsparung dient. Zum Teil stimmt das, doch heute wissen wir, dass das Gehirn auch im Schlaf aktiv bleibt, jedoch in anderen Wellenmustern arbeitet, vor allem im Tiefschlaf. Unsere Nervenzellen wechseln dabei im Rhythmus von etwa einer halben Sekunde zwischen hoher und geringer Aktivität. Ein solcher Wechsel wäre im Wachzustand unvereinbar mit klaren Gedanken. Diese besondere Aktivitätsform ist mit «Ausmistungsprozessen» verbunden und könnte auch das Immunsystem stärken. Die REM-Phase hingegen ähnelt in der Hirnaktivität eher dem Wachzustand. In dieser Phase sind Herzschlag und Atmung beschleunigt, während die Muskulatur vollständig gelähmt ist.

Ist «Schlaf erst einmal darüber» ein guter Ratschlag?

Ja, das kann ich nur empfehlen. Studien zeigen, dass Gedächtnisfunktionen nach einer Nacht Schlaf besser funktionieren und Entscheidungen oft leichter fallen.

Wie hat sich unser Verhältnis zum Schlaf gewandelt?

Unser Bewusstsein für die Wichtigkeit von Schlaf ist gestiegen. Früher, in Zeiten der Industrialisierung, galt Schlaf als hinderlich und war ein Zeichen von Faulheit. Es galt deshalb als schick, diese Zeit möglichst zu verkürzen. Diese Vorstellung gibt es teilweise immer noch, lustigerweise

gerade in der Medizin, obwohl bekannt ist, dass Schlafmangel zu risikoreicheren Entscheidungen führt. Heute wissen wir, dass Schlaf entscheidend für Gesundheit und Leistungsfähigkeit ist.

Sind mehr Menschen Lerchen oder Nacht-eulen?

Die meisten sind eher abends aktiv und haben Schwierigkeiten mit frühem Aufstehen. Trotzdem richtet sich die Gesellschaft nach den Frühaufsteher_innen, was man auch an unserem Schulsystem sehen kann. Das ist aus schlafmedizinischer Sicht wenig sinnvoll ist. Einige Länder sind hier teilweise schon viel weiter als die Schweiz.

Sollten Unternehmen Rücksicht auf Nachteulen nehmen?

Unbedingt. Weil wir alle so unterschiedlich sind, wären flexible Arbeitszeiten ideal. Auch Schulprojekte mit späterem Unterrichtsstart und Entscheidungsmöglichkeiten für Schüler_innen zeigen positive Effekte.

Ein letzter Tipp?

Schlaf ist individuell. Statt uns Druck zu machen, sollten wir erst ins Bett gehen, wenn wir wirklich müde sind. Und Schlafprobleme sind ernst zu nehmen: Bei chronischen Schlafstörungen darf man sich professionelle Hilfe holen. Das ist nichts, wofür man sich schämen muss!

Lovis Noah Cassaris ist Wissenschaftsredaktor bei Unicom.

Unser Experte ► **Björn Rasch** ist Professor für Kognitive Biopsychologie und Methoden und Schlafforscher am Departement für Psychologie. bjorn.rasch@unifr.ch



People & News

Die Unifr freut sich, folgende *Doctorats honoris causa* bekanntzugeben: Schwester **Irene Gassmann**, Priorin des Klosters Fahr, erhielt die Ehrendoktorwürde der Theologischen Fakultät. **Alexandre Fasel**, Staatssekretär im Eidgenössischen Departement für auswärtige Angelegenheiten, wurde mit der Ehrendoktorwürde der Rechtswissenschaftlichen Fakultät ausgezeichnet. Prof. **Natali Helberger** der Universität Amsterdam wurde die Ehrendoktorwürde der Wirtschafts- und Sozialwissenschaftlichen Fakultät verliehen. Die Philosophische Fakultät überreichte dem ehemaligen Professor der Universität Genf, **Klaus R. Scherer**, die Würde eines Ehrendoktors und Prof. **Günter M. Ziegler** erhielt die Ehrendoktorwürde der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät.

Weiter wurden im Rahmen des Dies Academicus folgende Preise und Auszeichnungen vergeben: Zum ersten Mal verlieh das Rektorat den Titel «Ehren-Alumna» und «Ehren-Alumnus». Er ging an **Gaëlle Thalmann** und **Joseph Roggo**. Gaëlle Thalmann als Vorbild für junge Mädchen und Frauen, indem sie ihre Karriere als Elite-Sportlerin und zweisprachige Studentin vereint. Joseph Roggo für das Engagement für seine Alma Mater und als Vorbild, das er sowohl durch seine unternehmerische Laufbahn als auch durch seine vielfältigen humanitären Einsätze in Nordkorea und Togo verkörpert. ■ Der Lehrpreis wurde 2024 zum fünften Mal verliehen. Gestiftet von der Credit Suisse Foundation, würdigt er exzellente und innovative Lehre an der Unifr. Der Preis ist mit 10'000 Franken dotiert und geht dieses Jahr an **Nina Mueggler** von der Philosophischen Fakultät für ihren Kurs «La galanterie française en question (XVI^e-XVIII^e siècles)». ■ Der Umweltforschungspreis in Höhe von 5000 Franken zeichnet herausragende wissenschaftliche Arbeiten zu relevanten Umweltthemen aus. Dank einer Spende von Pro Natura wird er in diesem Jahr an **Sophie Bucher** für ihre Masterarbeit «The Virtue Ethics of Shrub Encroachment

on Cultural Landscapes. Extensive Subalpine Grasslands in the Valais, Switzerland as a Case Study of Good Environmental Stewardship» vergeben. ■ Der Ethikpreis ist mit 5000 Franken dotiert und würdigt Masterarbeiten im Bereich der angewandten Ethik oder solche, die wichtige ethische Fragen für die wissenschaftliche Forschung und Lehre aufwerfen. In diesem Jahr geht der Preis an **Laureline Bocken** für ihre Masterarbeit «Héritage spirituel des jeunes du petit séminaire Saint Paul de Buta. Epiphanie de la fraternité dans une attitude kénotique». ■ Der Genderpreis dient der Förderung von Forschung, die eine Genderperspektive einnimmt und die Relevanz dieser Perspektive in allen Forschungsbereichen sichtbar macht. Der Preis richtet sich an herausragende Master- oder Doktorarbeiten und ist mit 3000 Franken dotiert. In diesem Jahr wird er an **Sofia Elisabetta Balzaretto** für ihre Dissertation «Le sexisme et le droit suisse, européen et international; Pour une approche féministe du droit», an **Nina Schuler** für ihre Masterarbeit «Problems in gynaecological care of gender dysphoric and gender incongruent individuals in Switzerland» sowie an **Nadja Seiler** für ihre Masterarbeit «Queering Goffmans Stigma. Anhand des Ordens der Schwestern der Perpetuellen Indulgenz Berlin» verliehen. ■ Der prestigeträchtige Jean-Louis-Leuba-Preis fördert wissenschaftliche Arbeiten, die sich für die Sache des christlichen Ökumenismus einsetzen. Der Preis 2024 geht an **Nicolas David Matter** für seine Dissertation «Verleiblichte Geschichten. Studien zur Schnittstelle von Leiblichkeit und Narrativität als Prolegomena zu einer ekklesialen Pädagogik». ■ Die Vigner Preise, die 1908 ins Leben gerufen wurden, zeichnen hervorragende Diplom-, Master- oder Doktorarbeiten aus. Anlässlich des Dies Academicus 2024 vergaben vier Fakultäten Vigner-Preise: Die Rechtswissenschaftliche Fakultät an **Fabia Nyffeler** für ihre Dissertation «Der Volljährigenunterhalt. Voraussetzungen, Bemessung, Durchsetzung». Die Wirtschafts- und Sozial-

wissenschaftliche Fakultät an **Fabian Muff** für seine Dissertation «Metamodeling for Extended Reality» und an **Patricia Schafer** für ihre Dissertation «Political institutions, society, and the functioning of democracy – Four essays in political economy». Die Philosophische Fakultät an **Gina Nenniger** für ihre Dissertation «Peereinfluss und Autismus-Spektrum-Störung – Wird autistisches Verhalten durch die Peers beeinflusst?» sowie an **Sabrina Sala** für ihre Arbeit ««E noi chi siamo?» Über die Wirkmacht von Sprache(-n) und Sprechen: Zum Spracherleben junger mehrsprachiger Erwachsener aus Italienischbünden. Verhandlungen von Selbstverortung, Zugehörigkeit und Handlungsmacht». Die Mathematisch-Naturwissenschaftliche und Medizinische Fakultät an **Salomé Tschoopp** für ihre Dissertation in Physik «New approaches to classical (dynamical) density functional theory by including inhomogeneous two-body correlation functions». ■ Der Chorafas-Preis ging an **Cornelia Wagner** für ihre Dissertation «Life Course Socioeconomic Determinants of Inequalities in Multimorbidity and Mortality». Die Dimitris N. Chorafas Stiftung vergibt jährlich 30 Preise an junge Forscher_innen weltweit, die sich durch die Qualität ihrer Arbeiten in den Bereichen Biotechnologie, Umweltschutz, Informationstechnologie, Mathematik, Medizin, Physik oder Finanzen auszeichnen.

Die Unifr heisst folgende neuen Professor_innen herzlich willkommen: **Michel Adamina** in der Abteilung Medizin. **Jan Matti Dollbaum** am Departement für Europastudien und Slavistik, **Sarah Forster-Heinzer** am Departement für Erziehungs- und Bildungswissenschaften, **Jacob Lachat** am Departement für Französisch und Markus Schiegg am Departement für Germanistik. Ab Februar 2025 werden ausserdem folgende Professor_innen ihre Stellen an der Unifr antreten: **Sébastien Mena** am Departement für Betriebswirtschaftslehre, **Hugo Parlier** am Departement für Mathematik und **Regina M. Frey** am Departement für Praktische Theologie.



© STEMUTZ.COM

Anna Jobin

Chargée de cours, Service de didactique
et compétences numériques et Maître-assistante,
Département d'informatique

Qu'est-ce qui vous ennuie?

Parler de moi-même. Je préfère parler
de mes recherches ou d'autres sujets

Où devriez-vous vous améliorer?

Je ne suis pas toujours patiente, ni avec les autres
ni avec moi-même

Un regret?

N'avoir pas cru en ma valeur et
mes capacités plus tôt dans la vie

A quoi croyez-vous?

Que le numérique n'est ni bon
ni mauvais, ni neutre.

Quelle question vous posez-vous encore et encore?

Comment cohabitons-nous avec
le numérique?

Qu'est-ce qui vous émeut aux larmes?

Certaines séquences, toujours
les mêmes, du film Apollo 13

Votre moment préféré de la journée?

Les échanges instructifs et constructifs
en classe et les soirées en famille

Avez-vous un tic?

J'ai un rituel avant de me mettre
à l'écriture, mais pas un tic

A quelle époque auriez-vous aimé vivre?

Pas dans le passé car, en tant que femme, je ne
voudrais pas céder mes droits et libertés
d'aujourd'hui. Je préfère le présent, avec tous
ses défis, qui nous permet de construire un
futur dans lequel nous aimerons vivre

De quoi n'avez-vous aucune idée?

Plus j'apprends, moins je sais. Mais l'envie
d'apprendre ne cesse jamais

Vos principales qualités professionnelles?

Celles qu'on me prête: pensée
interdisciplinaire, curiosité,
courage et leadership

De quoi avez-vous peur?

De la normalisation des
discours et actions fascistes

Préférez-vous mourir définitivement ou vous réincarner en animal? Et si oui, lequel?

Je suis assez indifférente à ce qui
m'arrive après ma mort, je me
concentre sur ma vie actuelle

Quelle faculté aimeriez-vous avoir?

L'ubiquité, et pouvoir prolonger mes
journées de quelques heures

QUI sOnt | Wer siNd AlMa und GeOrges?

A&G

Webzine | Unifr

